Universitäts- und Landesbibliothek Bonn

Roméo et Paquette

Carrière-Doisin, A.

Vérone ; Dijon, 1774

urn:nbn:de:hbz:5:1-17943

Visual Library

Fc
413
11

Fc413/11

F+C413/011

ROMÉO ET PAQUETTE,

PARODIE

En cinq Actes & en Vers burlesques

DE

ROMÉO ET JULIETTE

TRAGÉDIE.

*Représentée, pour la premiere fois, au Carnaval de Venise, par les Enfans de la Folie, * en 1772.*

* Voyez le nom des Acteurs.

Par Mr. R***.

KGL. UNIVERS.-BIBLIOTHEK BONN

A VÉRONE,

Et se trouve à DIJON,

Chez DEFAY Fils, Libraire, rue Portelle.

M. DCC. LXXIII.

1852 S,24

AVERTISSEMENT.

TOUT ceci n'eſt que pour rire, je prie donc M. Ducis de me pardonner ce badinage. Je croirois avoir profané ſa Piece, dont je ſuis un des premiers admirateurs, ſi, d'un air ſérieux, j'avois entrepris de l'habiller en ſtyle bouffon. J'ai même cru ſon honneur, ainſi que le mien, engagé à le faire. Pluſieurs Dames, dans un cercle où je me trouvois, prétendoient qu'un Auteur capable de jetter tant de noirceur & de cruautés ſur le papier, devoit en mettre un peu dans ſa façon d'aimer. Pour les convaincre que le génie du Poëte eſt ſemblable au caméléon, qui fait jouer aux yeux mille couleurs, ſans en avoir poſitivement aucune en lui-même, je pariai dix louis que je traveſtirois, d'un bout à l'autre, la Tragédie de Roméo en vers burleſques. D'abord, chacun regarda cette entrepriſe comme impoſſible, ſur-tout à l'égard du quatriéme & cinquiéme Actes: je demandai, il eſt vrai, quartier pour quelque changement relativement au genre, & au bout de ſoixante-douze heures, j'apportai mon travail tel que je le donne ici. Je ne fais cette obſervation, qu'afin d'être excuſé ſur quelques négligences qui pourront s'y trouver: au reſte, lorſqu'il eſt queſtion de rire, on n'y regarde pas de ſi près.

J'ai voulu prouver que l'eſprit prend toutes

ſortes de caractères & de formes. Je fais rire une mégere, & métamorphoſe ſes ſerpens en grelots de la folie; je change ce poiſon attriſtant & corroſif qu'elle verſe dans l'ame des Spectateurs, en un vin de Brétigny, qui fait danſer les chèvres. Si j'ai réuſſi, les dix louis ſont gagnés; & j'oſe dire que cette Piece augmentera le débit de celle de M. Ducis (*). Je prouve même par-là la beauté des ſituations, la richeſſe & l'énergie du ſtyle de ſa Tragédie. L'Enéide & la Henriade n'ont réuſſi à être traveſties, que parce que les bons vers prêtent plus au ridicule que les mauvais. J'en dirois bien davantage; mais cinq heures & demie ſonnent. Le Public s'impatiente : levons donc la toile.... chût.... Paix-là.

(*) Il eſt néceſſaire d'avoir la Tragédie de Roméo & Juliette, pour mieux ſentir l'alluſion de celle-ci.

PERSONNAGES.

FERDINAND, Duc de Vérone.	*Moi.*
MANGECRUD, grand Seigneur, Chef de la faction des Cascarets.	*Vous.*
CASCARET, autre grand Seigneur, Chef de la faction des Cascarets.	*Lui.*
ROMÉO, Fils de Mangecrud.	*Celui-ci.*
PAQUETTE, Fille de Cascaret.	*Elle.*
GARGARIC, Ami de Roméo.	*Celui-là.*
FRELUCHE, Confidente de Paquette.	*Celle-ci.*

UN OFFICIER.

GARDES.

SOLDATS.

COURTISANS de la suite de Ferdinand.

PARTISANS de la Maison de Mangecrud.

PARTISANS de la Maison de Cascaret.

La Scène est à Vérone. Le Théâtre représente le Palais de Cascaret durant les quatre premiers Actes ; & durant le cinquieme, une Guinguette.

ROMÉO
ET
PAQUETTE,
PARODIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

PAQUETTE, FRELUCHE.

FRELUCHE.

QUoi ! Madame, le bruit d'une fauſſe nouvelle,
Une fichêſe, un rien vous troublent la cervelle !
Le cœur des Caſcarets n'eſt pas fait pour gémir :
Mépriſez, croyez-moi, des contes à dormir.
Et qu'importe en effet à l'amour de Paquette,
Qu'un Vieillard déguiſé, ſortit de ſa retraite,
Des Monts de l'Apennin vienne à pas de minet,
Se cacher dans ces lieux le vingt-ſept de Juillet ?
Qu'importe encore un coup, que le ſon de nos cloches
Semble dire au paſſant, gare, gare les poches ?
De votre Amant plutôt ne parlons pas plutard.

Penſez à Dolvédo, ſongez à ce gaillard ;
Songez que ſeulement, armé de ſon Euſtache,
De notre jeune Duc il ſauva la mouſtache ;
Oui : Ferdinand charmé, publie & reconnoît
Qu'il doit à ſa valeur ſa barbe & ſon bonnet.
Le fier Duc de Mantoue & toute ſa ſéquelle,
Ont renverſé leur ſoupe, & perdu leur écuelle.
Bientôt nos ennemis, preſſés, mis ſur les dents,
Vont demander la paix comme de vrais culs blancs.
Leur vainqueur même ici, caché dans la couliſſe,
Nous entend, parlez haut, afin qu'il en jouiſſe.

PAQUETTE.

Freluche, eh crois-tu donc alors qu'on en tient là ;
Que les parens trompés s'arrangent de cela ?
Tu ſais dans notre amour, que de troux, de chevilles
Il nous faut employer pour unir nos familles.
Mon Pere, en Dolvédo, n'honore, ne connoît
Qu'un Guerrier parvenu, jouant au bâtonnet.
Non, qu'à tant de vertus il recule en arriere,
Mais c'eſt du ſang, du nom dont il fait chere entiere.
Senſible aux grands exploits d'un héros de cinq pieds,
Nous le verrions pour lui ſe mettre en ſix quartiers. (1)
Mais comment un mortel, bâtard en apparence
Peut-il des Caſcarets prétendre à l'alliance ?

FRELUCHE.

Ce généreux Guerrier ne ſait donc pas vraiment,
Ce que ſont devenus ſon papa, ſa maman ?
Faut-il que par malheur, le ſort dans ſon caprice
L'ait fait naître du ſang d'un ſoldat de milice !
Ah ! ſi du moins l'éclat d'un nom plus diſtingué
A tant d'heureux exploits prêtoit le reguingué ! (2)
Si le Ciel eût permis qu'un Héros de ſa trempe
Fût né d'un Duc & Pair, je veux avoir la crampe,
Si du moins il n'étoit de noble extraction.

---

(1) Quelques Mathématiciens voudront prouver le contraire ; mais on leur répondra que l'amour & l'amitié font, tragiquement parlant, faire ſouvent l'impoſſible. Lifez pluſieurs de nos Pieces

(2) Mot du vieux langage, qui renferme un grand ſens : on peut m'en croire ſur ma parole.

PAQUETTE.

Et si le Ciel, Freluche, eût eu compassion.
S'il eût. . .

FRELUCHE.

Quoi !

PAQUETTE.

Mon enfant, un secret me démange ;
Je vais me soulager, approche-toi, mon Ange.

FRELUCHE.

Parlez.

PAQUETTE.

Ce Dolvédo, de Paquette adoré,
De Ferdinand chéri, de Vérone honoré.

FRELUCHE.

Hé bien !

PAQUETTE.

C'est Roméo.

FRELUCHE.

Qu'ai-je entendu ? La peste !
Lui du plus noble sang l'espérance & le reste ;
Lui qui couche au bivouac, mange des poids au lard ;
Roméo, dans ces lieux passeroit pour bâtard !
Le fils de Mangecrud, de ce vertueux pere,
Qui toujours modéré, n'eut jamais de colere.
Ce sage Citoyen, croqueur de macarons, (*)
Loin d'attiser le feu pour brûler les marons,
Les couvroit de la cendre, & tenant les pincettes,
Ne souilla ni sa main, ni même ses manchettes.
Pourquoi depuis vingt-ans, trop vainement cherché,
Dans quelque nid à rat s'est-il ainsi caché ?

PAQUETTE.

Hélas ! loin des mortels, de ses fils en silence,
En vertueux fournois il cultivoit l'enfance,
Lorsque, pour l'en priver, trente coupe-jarrets
Entreprirent deux fois d'enlever ses poulets.
Gros Jean les suscitoit ; Gros Jean, qui de mon pere
N'auroit jamais, hélas ! mérité d'être frere.

(*) Les Italiens s'en font un grand régal.

Mangecrud, combattant contre ces loups garoux,
Arracha Roméo, les traitant de filoux.
Produige envers ſon fils des ſoins de la nature,
Il avoit prudemment renforcé ſa ſerrure,
Quand, de ces Maraudeurs, un traître Roſſignol
Ravit enfin ce fils jouant au Carvagnol.
Ce pere alla cacher, après cette équippée,
Le reſte de ſon ſang, ſa cape & ſon épée.
Il emmena Grimaud, Grimace, Alla, Sevère,
Qui, tous comme des veaux, pleuroient après leur frere.
Depuis, dans nos Etats, il n'eſt point revenu.
Roméo, cependant, ſans ſecours, le cul nu,
Echappé, mais errant, jouet de la miſere,
Fut reçu, par pitié, dans les bras de mon pere.
Je ne ſais trop comment il cacha ſa douleur,
Et de quels contes bleus il maſqua ſon malheur.
D'abord, à ſon aſpect, je ſentis dans mon ame
Un trouble, poſtillon de ma naiſſante flamme.
Je l'interroge alors ſur ſon nom, ſur ſon ſort;
Morbleu, dis-je, motus, ſinon vous êtes mort.
Il connut ſon péril. J'exigeai par prudence,
Que ſous un nom vulgaire il cachât ſa naiſſance.
Que te dirai-je enfin? Tu le ſais comme moi;
N'importe, il faut parler: moquons-nous du pourquoi.
Roméo, dans le mien, retrouve un autre frere;
Gargaric, Dirdindo l'aiment d'un cœur ſincere.
Ce n'étoit pas aſſez. Un tendre ſentiment
De ce petit coquin fit bientôt un amant.
Oui, je m'applaudiſſois d'avoir en ma puiſſance
Sa rate & ſon gigier, ſa cocarde & ſa gance.
Je pleurois, je riois, je rendois grace aux lieux
Où mon amant caché s'élevoit ſous mes yeux.
Pourquoi, diſois-je un jour, lendemain de deux Fêtes,
Le Ciel qui joint nos cœurs, nos pieds, nos mains, nos têtes,
Diviſe-t-il, hélas! Meſſieurs, nos chers parens?
Qui ſait, ſi las enfin de voir leurs différens,
Sa bonté n'auroit pas tramé notre tendreſſe,
Si Paquette aujourd'hui, de Roméo Maîtreſſe.
Pour calmer leurs fureurs, ne ſeroit faite exprès:
Car des vaſtes deſtins, qui connoît les décrets?

FRELUCHE.

Cette réflexion, grande, philoſophique,

En prouvant qu'à ſon gré le ſort tourne dû pique,
Me donne du tintouin : Si cet homme inconnu
Etoit en chair, en os, Monſeigneur Mangecrud ?
Si d'un fils qu'il croit mort, examinant l'oreille,
Il l'alloit reconnoître ! ah ! Dieux quelle merveille !

PAQUETTE.

Freluche, ah ! que dis-tu ?

FRELUCHE.

Madame, mais vraiment,
J'en dois croire en ceci certain chatouillement.
Voyez dès-lors quel champ s'ouvre à votre eſpérance ;
Roméo reprenant les droits de ſa naiſſance,
Votre pere & le ſien, par votre Hymen heureux,
Ne s'arracheroient plus la barbe & les cheveux.
Oui, dès ce jour enfin, votre auguſte alliance
Nous fera tous danſer & chanter en cadence.

PAQUETTE.

Ah ! je ſens que mon cœur mord à cet hameçon.
Je voudrois l'épouſer : je le dis ſans façon.
Mais quand je te croirois, agréable menteuſe ;
Quand ce vieillard auſtere à la mine pleureuſe,
Seroit de Roméo le pere infortuné :
Qu'attendre d'un mortel qu'un deſſein forcené
Semble avoir fait ſortir de ſa caverne obſcure,
Pour venir en ces lieux effrayer la nature,
Qui peut-être irrité contre mon cher papa,
Tient, en poche un canif, ou de la mort au rat,
Deſcend du haut des Monts comme l'Aigle cruelle,
Qui, d'un vol ondoyant, endort la tourterelle,
Et tombe tout-à-coup ſur le pauvre animal :
Je ne ſçais ; mais je tremble, & cela me fait mal.

FRELUCHE.

Et quel ſujet encor exciteroit ſa bile ?
Pour nous aveugler tous, il eſt donc bien habile ;
Lui, qui jadis, tenoit un haut rang dans ces lieux ;
Lui qu'on vit autrefois parmi les factieux,
Comment n'eſt-il donc pas ſoupçonné près du Prince ?
Ceci me paſſe un peu ; mais au reſte, s'il grince,
En retrouvant un fils qu'il crût chercher en vain ;
Cela mettra, Madame, un peu d'eau dans ſon vin.

PAQUETTE.

Mais si Gros Jean, mon oncle, avoit, pour s'en défaire,
Epuisé tout son plomb, vuidé sa carnaciere :
Car enfin, c'est lui seul qui paya des brigands
Pour perdre Mangecrud, pour ravir ses enfans.
Si braquant sa lunette & remarquant sa fuite,
Il eût dit méchamment, le chien n'en est pas quitte !
Si crachant par trois fois, il eut allant au fait,
Hâtez, mais lentement, un horrible forfait !
J'ignore ses complots.

FRELUCHE.

Oh ! soyez plus sincere ;
Vous paroissez, Madame, instruite de l'affaire.

PAQUETTE.

Mais encore faut-il, pour pouvoir pérorer,
Et donner plus de sel, paroître l'ignorer !
Je dis donc que Gros Jean craint, redouté dans Pise,
Savoit faire à son Prince avaler la cerise.
De son art emmiellé, prompt à se prévaloir ;
Pour saigner porcs & veaux, il n'avoit qu'à vouloir.
Depuis plus de vingt ans il est mort, cet Autruche,
Le sang nous unissoit ; mais entre nous Freluche,
Je sentois, jeune encore, un invincible effroi,
A son perfide aspect, me saisir malgré moi.
J'ignore quel instinct naturel à l'enfance,
D'un bouc, en le voyant, m'annonçoit la présence ;
Dieux ! J'apperçois sa corne, il est là... Le voici...
Monstre cruel ! Arrête.... O Ciel ! il entre ici....

FRELUCHE.

Calmez un peu vos sens... Oui, je le vois, Madame,

PAQUETTE.

Tu le vois, mon enfant ?

FRELUCHE.

Non, je dis que mon ame,
Ne doit plus adopter un vain pressentiment,
Mangecrud dans nos murs n'est pas assurément.
Si le sort l'eût conduit à nous rendre visite,

D'un mortel méprisable il n'auroit pas la suite.
En chapeaux, points d'espagne, en carosses pompeux,
Il soutiendroit le rang qu'il tenoit en ces lieux.
Grimaud, Grimace, Alla, sans oublier Severe :
Ces quatre fils chéris seroient avec leur pere.
Je me trompois.

PAQUETTE.

Crois-moi, je me plais dans l'espoir
D'aimer secretement, Roméo, de le voir.
Si Flandrin, que le diable engendra de ses côtes,
Prétendit à mon cœur, il compta sans ses hôtes.
Ah ! que mon pere, au moins, sensible à mon ardeur,
Fonde sur Dirdindo sa force & sa grandeur.
Qu'il voye, en son cher fils, renaître sa famille ;
Mon frere, par l'Hymen, lui tiendra lieu de fille.
Moi, je ne veux qu'aimer, ô chere Freluchon !
Quel plaisir de chanter la mere gaudichon,
De boire à son Amant, de dire avec tendresse,
Que l'Amour & Bacchus confondent leur yvresse.
Oui, nos cœurs étoient nés, & je te dis tout net,
Pour vivre & pour mourir dans le même bonnet.
Pourquoi....

FRELUCHE.

J'entends, malgré le sort qui vous opprime ;
Oui, vous pouvez le voir & l'adorer sans crime.

PAQUETTE.

Qu'il l'a bien mérité ! comme il lance un palet !
Comme il joue à la paulme & tire un pistolet !
Dans l'ombre de la nuit, au milieu du tapage,
Contre le guet à pied, comme il sçait faire rage !
Eh ! que sont près de lui nos Grecs enrubantés ?
Ces maigres freluquets ? ces guerriers éreintés ?
On me doit ses exploits, on me doit sa vaillance.
Sans mon jupon, sans moi, malgré sa corpulence (*) ;
Il eût moins fait, peut-être. Ah ! va-t-en, je le vois.

(*Freluche sort.*)

(*) Si cependant quelque gros papa jouoit le Rôle de Roméo dans ma Piece, ce mot deviendroit sérieux, & cela ne vaudroit pas le diable.

SCÈNE II.

ROMÉO, PAQUETTE,
des Soldats portant des Drapeaux.

ROMÉO, (*aux Soldats.*)

COmpagnons, avancez, reconnoiſſez ma voix.
Ferdinand, dont je ſuis maître, abatteur de quilles;
Permet, qu'à Caſcaret j'apporte ces guenilles.
Accrochez. (*Les Soldats accrochent les drapeaux & ſe retirent.*)

(*à Paquette.*)

Je puis donc, avec un rhume affreux,
Madame, en forcené, vous parler de mes fœux.
Reparoître en héros, eh! quel autre courage,
Pénétré de vos traits, n'eût fait plus de ravage?
Vos pieds, vos mains, vos yeux, l'amour m'a ſoutenu;
Pouvais-je, aimé de vous, combattre en Euſtucru?
Etonné de mon ſort, ſans l'être de ma gloire,
J'ai vuidé trois flacons, & ſuis tout prêt à boire:
Mais quand j'aurois mangé l'Univers au gros ſel,
Puis-je ſacrifier jamais à votre Autel?

PAQUETTE.

Il eſt vrai, qu'à nos feux on veut faire la nique;
Mais enfin, tel qu'il eſt, notre état eſt comique.
Compteriez-vous pour rien ces petites chanſons;
Ce plaiſir de nous voir, de pétrir des chauſſons, (*)
De rire & de pleurer comme deux fous enſemble.
Miracle de nos jours! Ce lieu qui nous raſſemble,
Témoin d'un feu charmant par le ſort combattu,
Voit du moins entre nous l'amour & la vertu.
Fille de Caſcaret, qui diable l'auroit pu dire,
Que mon cœur brûleroit du feu qui vous inſpire?
Que Roméo, pleurant près de nôtre Eſcalier,
Toucheroit mon papa: c'eſt ma foi ſingulier.
Ne te crois pas pourtant né d'un ſang de Bicêtre;

(*) Sorte de pâtiſſerie.

En t'aimant, je ſuis toi, je fais gloire de l'être.
L'Amour eſt fort commode, & ſçait tout excuſer:
Qu'as-tu donc, mon ami, tu parois grimacer!

ROMÉO.

Ah! pouponne, ah! mon cœur, tu parles comme un Ange;
Un effroi cependant me trouble & me dérange:
Je t'aime, ma Paquette; & comment, ſans trembler,
Dans ces deux grands yeux noirs, voir tant de feux briller?
Crois-tu donc; mais, que dis-je? Ah! tu le ſçais, friponne,
Que d'autres ont un cœur & la viſiere bonne.
D'ailleurs, nos élégants, nos petits entendus,
Acheteront des yeux du Quai des morfondus.
Si Caſcaret, hélas! (car je crains mon étoile,)
Te donnoit à choiſir, d'un rival, ou d'un voile,
S'il alloit s'aviſer de dire, je l'entends,
Ne va pas tout d'un coup lui trop montrer les dents.
Feins d'avoir des vapeurs, gémis, pleure, ſoupire;
De tes larmes papa connoît trop bien l'empire.
Il t'aime, il ſe rendra; c'eſt ton cher pere enfin,
Promets-moi donc, mon cœur, de jouer au plus fin.

PAQUETTE.

Le voici.

ROMÉO.

Bon, je vais faire une gaſconnade.

SCÈNE III.

CASCARET, ROMÉO, PAQUETTE.

ROMÉO.

SOuffrez que dans ce jour, jour pour moi de parade,
De ces quatre drapeaux, pour vous tromper, Seigneur,
(à baſſe voix).
Je m'honore à vos yeux du prix de ma valeur.
Elevé par vos ſoins, formé ſur votre exemple....

CASCARET.

Tu ne pouvois m'offrir une preuve plus ample
De ton vaillant courage ; ami, j'ai vu ton bras
Assommer nos dindons, écalventrer nos rats.
Mais, changeons de propos, un discours politique,
N'est pas toujours soumis au compas logistique.
Je connois la vertu d'un cœur tel que le tien :
Pour faire un bel effet, je vais t'ouvrir le mien.
(*à Paquette*).
Ma fille, croirois-tu qu'ici je viens t'apprendre,
Que le Comte Flandrin va devenir mon gendre.
J'aurois pu t'en parler dans quelqu'autres instans ;
Mais la scène exigeoit ce petit contre-tems.
J'ai tout considéré, même ayant ma perruque,
Flandrin, quoiqu'Italien, d'abord n'est point Eunuque ;
Il est même invisible & ne paroîtra pas ;
Je place ici son nom pour voir ton embarras.
Que dis-je ? cependant, son illustre alliance,
Pour défendre nos droits, devient de conséquence ;
Il faut donc l'épouser, j'ai promis, je le veux,
Ou bien nous finirons par nous prendre aux cheveux.

PAQUETTE.

Diavolo ! Seigneur, j'ai cru d'honnête fille,
Que votre Comte avoit oublié ma famille.
Comment croire, en effet, qu'un mortel généreux
Dût m'exposer, hélas ! à perdre mes cheveux.
Quel est donc cet amour, qui tel qu'une vipere,
Infecte de venin les ongles de mon pere ?
Ah ! Seigneur, croyez-moi, refusez-lui ma main,
Le Comte veut ruser ; c'est un tour de gonin.
Non, vous ne voudrez pas sacrifier ma grecque.

CASCARET.

Je veux, contre le sort, former une hypotheque.
Vous savez tous les tours & les charivaris
Qu'au figuré les chats firent à nos souris :
Si Gros Jean par sa mort : si par sa longue absence,
Mangecrud, parmi nous, appaisa la vengeance ;
La cruauté, la haine & les cuillers à pots,
Ont pourtant en douceur cassé bien des sabots.
Le tems qui détruit tout : écoutez, je m'explique,
N'a pas détruit leur cause ; & c'est.... c'est diabolique.
C'est un gouffre fournois, un volcan, qui bientôt

Pour nous consommer tous, va venir au galot.
D'un grand malheur prochain, je ne sçais quel augure
M'annonce que le feu va prendre à la friture.
Déjà les Mangecruds s'arment de coterets,
Obscurs avant-coureurs de troubles cabarets.
Des recits, des ha, ha me font dresser l'oreille.
Seroit-ce du persil ? Seroit-ce de l'oseille ?
J'ignore, mon enfant, quand ceci finira;
Mais malheur à celui qui nous merdifiera.
Le Comte & ses amis, grace à votre alliance,
Me feront redouter; leur crédit, leur puissance,
Feront décaniller, soumettront mes rivaux:
Alors, l'Etat en paix, les Crieurs de chapeaux,
Les Marchands de croquet & de plaisir des dames,
Pourront, en sûreté, jurer, battre leurs femmes,
S'enyvrer le Dimanche & faire le Lundi;
Tel qu'aujourd'hui les Juifs fêtent le Samedi.

PAQUETTE.

Comptant sur mon respect & mon obéissance,
Vous n'avez pas, Seigneur, prévu ma résistance.
Mais il faut en découdre; & pour derniere fois,
Permettez jusqu'à vous que j'éleve la voix.
Oui, oui, je vais jetter des cris de merlusine:
Ah! que dis-je, Seigneur, je suis une coquine,
Je manque à mon papa: de grace, excusez-moi.
Mais au barbare époux qui veut forcer ma foi,
Loin d'aller sottement jurer d'être fidele,
On me verra plutôt lui crever la prunelle.
Seigneur, voilà quels sont mes secrets sentimens.
Je pourrois vous pousser bien d'autres argumens,
Faire ici l'Orateur, débiter des maximes;
Vous mentir en disant qu'en ces lieux pleins de crimes,
J'aime mieux rester fille & mourir près de vous.
Mais de pareils détours sont usés parmi nous.
Cependant, s'il le faut, je verserai des larmes.
Ah! rendez-vous, mon pere, & calmez mes allarmes.

CASCARET.

Rien ne peut différer cet hymen important.
Obéissez.

PAQUETTE.

Seigneur....

CASCARET.

Quoi! ma fille!....

PAQUETTE, *avec une ſorte de réſolution.*

Ah! pourtant
Il ne ſera pas dit que vous ſoyez barbare,
Réflechiſſez un peu.... Votre cœur ſe déclare:
Ah! mon pere, achevez, je vois couler vos pleurs....

CASCARET *s'eſſuyant les yeux.*

Crois-tu que je me plaiſe à cauſer tes malheurs?
Aux premiers jours d'Eté, dans des tems moins humides,
On livre les pois verts aux fainéans avides;
De même, mon enfant, j'exaucerois vos vœux,
Si je ne prévoyois des complots factieux.
Il en eſt tems encore: mariez-vous, Paquette,
Vous ſauverez l'Etat, vous & votre Jacquette.
Faut-il vous rappeller?

PAQUETTE *étonnée du mot.*

Me rappeller! ô Dieux!

CASCARET.

Ne t'épouvante pas, je vais m'expliquer mieux.
Te ferai-je un lavis à l'encre de la Chine,
Des forfaits, qui jadis, nous rompirent l'échine;
Des brancarts fracaſſés, des robes & fichus
Qui furent déconfits ſous mille doigts crochus.
Crayonnerai-je en rouge, en vert pomme, en griſaille,
De nos deux factions, la funeſte bataille.
Heureuſement pour toi, qu'encore dans mes flancs,
Tu ne pouvois ſavoir qu'il fût des merles blancs.
Vois, de meſſieurs nos Ducs, le pouvoir en canelle:
Chacun par les deux bouts conſommer ſa chandelle.
Le rapt, l'aſſaſſinat des petits jeux d'enfans,
Les mouches dévorer, manger les Eléphans;
L'écolier enhardi, punir, roſſer ſon maître;
Les pots impunément vuidés par la fenêtre;
Les barbiers devenus diſcrets ſilentieux;
Leurs fils en rangs d'oignons faiſant le tour de gueux.
Vois les enfans traiter leurs meres de carognes,
Et leurs chers peres ſaouls, de ſacs à vin, d'yvrognes.
Les boſſus défier les bancals aux échecs;
Les marmots ſur les flots faire des ricochets.
La caſſe, le ſéné, dévoyant les familles,

Faire immodeſtement trouſſer toutes les filles.
Nos remparts démolis, mis en chair à pâtés.
Deux mille Citoyens, battus, roſſés, crotés;
Et tout ce que jamais la vengeance en fontange
Aux mortels étonnés fit voir de plus étrange.
Voilà tous les malheurs que tu dois prévenir.
Attendrai-je en nigaud, que tout prêts à s'unir,
Les Mangecruds?....

ROMÉO.

Seigneur, j'en ferai mon affaire.
Depuis aſſez long-tems, j'écoute ſans rien faire;
Il eſt tems que je parle. Avez-vous de bons yeux?
Voyez-vous devant vous ces drapeaux glorieux?
Si pour ſauver l'Etat, il faut ſe mettre en quatre,
Je veux me mettre en huit, & ſans en rien rabatre.
Quels ennemis craindrois-je? armé de marabous? (*)
Avant qu'un d'eux immole, ou votre fille ou vous,
J'aurai péri cent fois, ſi la choſe eſt poſſible.

CASCARET.

A cette noble ardeur, ami, je ſuis ſenſible:
J'y retrouve, corbleu, le feu de mon printems.
Mais mon cher Dolvédo; crois-en mes cheveux blancs.
On te connoît ici pour être un fameux drille:
Mets le comble à ta gloire, encourage ma fille,
Dis-lui de partager la couche de Flandrin.
Elle aura beau gémir: va, va toujours ton train.
Si tu peux réuſſir: pour payer ce ſervice,
Je fais venir de Rheims d'excellent pain d'épice;
Je te donne un caſtor & deux coups de vin vieux:
C'eſt ainſi qu'en partant, je vous fais mes adieux.

(*Il ſort.*)

(*) Uſtenſile de Cuiſine, qui ſert à faire bouillir de l'eau. On appelle auſſi de ce nom, certains Prêtres Mahométans, qui deſſervent les Moſquées d'Afrique. Voilà d'où nous vient le nom de cet uſtenſile, parce que les Prêtres qui aſſiſterent à la Circonciſion de Mahomet, tenoient des éguères de la forme de nos marabous. Je ſuis étonné que cela ait éch ppé à nos Savans Etymologiſtes. Qu'on n'aille pas croire que je badine; cette remarque eſt trop importante pour cela.

SCÈNE IV.

ROMEO, PAQUETTE.

ROMÉO.

QUoi ! j'aurois la bêtiſe, adorable Paquette,
De tourner contre moi, la balle & la raquette.
De parler en faveur d'un rival, d'un faquin :
Ah ! tête ! ah ! rage ! ah ! mort ! ... Je veux être un coquin,
Si de ce bras nerveux retrouſſé juſqu'au coude...

PAQUETTE.

Modérez-vous, Seigneur, ainſi que vous, je boude.
Mais croyez-vous, hélas ! par ce noble tranſport
Adoucir mon cher pere, ou changer notre ſort ?
Ne faites pas l'enfant.

ROMÉO.

Fi, fi; c'eſt une honte
Dans de pareils momens ; alors qu'on nous affronte,
Vous faites de l'eſprit pour défendre nos droits.
A votre place, ô ciel ! mes feux bien plus adroits
Auroient certainement uſé d'un ſtratagême,
Qui me feroit venu comme Mars en carême.

PAQUETTE.

Et que falloit-il faire ?

ROMÉO.

Ah, ah, c'eſt-là le fin ;
Des tableaux du papa, ſans attendre la fin,
Je me ferois pâmé ; j'aurois fait cent grimaces ;
J'aurois, malgré ſes cris, ſes ſermens, ſes menaces,
Soutenu mordicus qu'il étoit un nigaud,
De croire que le Comte étoit ce qu'il me faut.

PAQUETTE.

Et ne l'ai-je pas dit...

ROMÉO.

C'eſt vrai, ma toute belle,
La rage, malgré moi, me trouble la cervelle.

PAQUETTE.

D'ailleurs, ne doit-on pas respecter son papa?
Ses droits....

ROMÉO.

Ses droits, Madame! un moment, alte là.
Je vais en quatre mots, vous prouver sans réplique,
Que respecter son pere, est une erreur gothique.
Ces cruels...

PAQUETTE.

Chit, chit, chit, le petit scélérat,
L'amour l'a perverti! Va, d'un ton de prélat,
Je veux sur tes devoirs en style chromatique,
Te débiter encor des fleurs de rhétorique.
Cependant, Roméo, vous ne m'en croirez point;
Je trahirai papa. Passons au premier point.

ROMÉO.

Paquette; c'est assez, puisque c'est pour la frime;
Ne nous occupons point à chasser à la rime.
Parlez-moi franchement, & sans tant grimacer,
M'aimez-vous, & Flandrin doit-il vous épouser?

PAQUETTE.

Arrête, Roméo; connois mieux ta Paquette:
Tu crois donc que mon cœur est bien dans son assiette.
Regarde...

ROMÉO.

Eh! quoi! tes pleurs...

PAQUETTE.

Eh! quoi donc! gros benet?
Je les ai retenus pour faire plus d'effet.
Plaisanterie à part, malgré tout mon courage,
Je sens qu'auprès de toi je gagnerai la rage.
Cependant ces momens nous offrent des douceurs:
Consolons-nous, mon cher, en confondant nos pleurs.
Mais le tems presse; allons....

ROMÉO.

Es-tu folle, Paquette?
Tu changes tout-à-coup comme une girouette;
A peine ai-je le tems de sortir mon mouchoir.

PAQUETTE.

L'Etat m'appelle, il faut m'immoler au devoir.

ROMÉO.

Tu m'as donc fait, cruelle, un perfide menſonge?
Flandrin t'épouſera.

PAQUETTE.

La peſte, ſi j'y ſonge.
Comprends-moi donc, mon cœur.

ROMÉO.

Quoi! lorſqu'à ton papa
Tu prétends obéir...

PAQUETTE.

Je veux dire par-là;
Que malgré mon reſpect, pour te reſter fidèle,
Mon ame partira telle qu'une hirondelle.
Oui, mon cher, cet Hymen cauſera mon trépas.

ROMÉO.

En ce cas donc, l'Etat n'en profitera pas:
Entendons-nous au moins...

PAQUETTE.

La peſte te trépanne;
C'eſt bien là le moment de nous chercher chicanne.

SCÈNE V.

ROMÉO, PAQUETTE, GARGARIC.

ROMÉO.

C'Eſt toi, cher Gargaric.

GARGARIC.

Ami, je ſuis porteur
D'un ſecret important qui fait grande clameur.
Or, tu ſçais comme moi, que quand toute la Terre
S'entretient d'un ſecret, qu'il n'eſt plus un myſtere.
Ce vieillard ſans azile arrivé dans ces lieux,
Pris pour faux monnoyeur, qui fuyoit tous les yeux;
C'eſt Mangecrud.

PAQUETTE.

Qu'entends-je ?

GARGARIC.

Oui, le diable m'emporte.

ROMÉO.

Mon pere !

PAQUETTE.

Doucement, fermons au moins la porte.

ROMÉO.

Ah ! je cours à l'inſtant embraſſer ſes genoux.

PAQUETTE.

Modérez ce tranſport. Mais ! dites entre nous,
Gargaric connoît donc quelle eſt votre naiſſance ? (*)

ROMÉO.

Ma foi, je ne ſçais pas s'il en a connoiſſance.

PAQUETTE.

Bon, il me paroît ſourd, détournons donc les chiens.

GARGARIC.

On dit que dans ce jour, ſes amis, bons chrétiens,
Le tranche-lard au poingt, nous couperont la gorge.
Que votre prétendu, monté comme un Saint-George,
Craignant de leur déplaire, ou regagné par eux,
Veut vous donner le temps de faire ici des nœuds.

ROMÉO.

O joie ! ô doux eſpoir ! nouvelle inattendue !
Songerois-je à papa, quand vous m'êtes rendue ?

GARGARIC.

Que dit donc Roméo ?

PAQUETTE.

Peſte de l'indiſcret.
Il faut bien, Gargaric, vous mettre du ſecret.
Mangecrud eſt ſon pere ; & s'il vient à paroître,
Il ne doit point, ſur-tout, aujourd'hui le connoître.
Faites bien l'innocent, Roméo, je le veux,
Ou bien, de cette main je vous crève les yeux.

(*) Ici Gargaric baille aux mouches.

ROMÉO.

Dieux ! quelle alternative ! ah ! je me déſeſpere:
Quoi ! je dois être borgne, ou renier mon pere.
Paquette, y ſongez-vous ? Parlez ſérieuſement :
Auriez-vous bien le cœur d'éborgner votre Amant ?

PAQUETTE.

Je fais plus, je t'aveugle : un inſtant de prudence
Te coute-t-il ſi cher ? Ingrat, de ton ſilence
Dépendent, tu le ſçais, ton bonheur & le mien.

ROMÉO.

Il ſuffit, je comprends : Non, je ne dirai rien.

GARGARIC.

Oh, bien moi, comme ami, pour vous faire une piece,
Je vais à Mangecrud...

PAQUETTE.

Ayez cette hardieſſe,
Vous verrez ſi je ſçais punir la trahiſon.

GARGARIC.

Non, Madame, je ſuis de trop bonne maiſon ;
Je voulois voir un peu ce que vous alliez dire.

PAQUETTE.

Suivez, nous n'avons pas le temps ici de rire.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIERE.

ROMÉO ET PAQUETTE.

ROMÉO.

ALLONS gai, toujours gai, réjoui-toi, Paquette;
Ferdinand, va pour nous jouer de la musette; *
Il vient de faire exprès mettre une éclanche au four,
Et donne un grand souper à mon pere en ce jour:
Cascaret est prié d'assister à la fête,
Pour trinquer en chorus & chanter à tu-tête.
Il veut que s'embrassant, mes parens & les tiens,
Vivent dans ses états en paisibles Chrétiens.
Il doit venir ici, Mangecrud doit s'y rendre.
Et si ce doux espoir ne vient pas me surprendre,
Son vin de Briolet & ses petits pâtés
Réuniront bientôt ces vieillards entêtés.
Le tour est des plus fins, mais j'en médite un autre.
D'abord en tapinois, faisant le bon Apôtre,
Je guetterai l'instant, sitôt que réunis,
Nos parens paroîtront se traiter en amis,
Je viendrai tout-à-coup jouant des Castagnettes,
Et lui dirai, Papa, tôt tôt tôt, vos lunettes:
Connoissez Roméo, c'est lui; c'est votre fils.
De ce coup imprévu chacun sera surpris;
Alors nous chanterons, vous qu'ici l'on rassemble,
Mariez, mariez-nous, mariez-nous ensemble.
Cependant je ne sais, un noir pressentiment
Me dit que tout ceci n'ira pas si gaiement.
En sortant des privés, prends garde à cet augure,
De mon pere, un instant, j'apperçus la figure.

---

* *On dit que cet instrument a un certain ton de langueur & de bonhomie champêtre.*

Il ne m'a point connu. La haine ſur ſon front
Sembloit dire qu'il vient pour nous faire un affront.
Ses habits en lambeaux, ſes cheveux blancs, mais ſales;
Ses bas mal retrouſſés, ſes ſouliers en ſandales
M'ont arraché des pleurs : qu'en dis-tu, mon amour,
N'auroit-il pas deſſein de nous jouer un tour?
Je tremble à m'éclaircir du deſtin de mes freres.
Cependant je ſens bien, qu'oubliant ſes miſeres,
Il ſera ſi content de retrouver ſon fils,
Qu'il n'exigera pas que nous ayons deux lits.
A notre amour enfin, le ciel n'eſt plus contraire.

PAQUETTE.

Pourrois-je, Roméo, te faire une priere?

ROMÉO.

Une priere, ô ciel! tu te moques de moi.
Ordonne, je ſuis prêt à me pendre pour toi.

PAQUETTE.

Tu vas voir Mangecrud : ſenſible à la nature,
Tu l'inſtruiras d'abord, de ta bonne aventure.
Qu'en arrivera-t-il? le diable!

ROMÉO.

Ah, ah!

PAQUETTE.

Mais, oui.
Décemment il faudroit te réunir à lui;
Nous croquer par reſpect, s'il conſervoit ſa haine.
S'il ſe rend, ſois ſon fils, rentre dans ton domaine;
Mais s'il ne ſe rend point, ne ſouffle pas le mot.
Peux-tu me le promettre?

ROMÉO.

Oui dà.

PAQUETTE.

Dis donc, tout haut,
Que la foudre m'écraſe & brûle la cervelle,
Si...

ROMÉO.

Baſt, baſt, ce ſerment n'eſt qu'une bagatelle.
Je jure par ma botte & mon chapeau pointu

De nier mon papa, demanda-t-il qu'es-tu?
Puiſſe ce Ciel vengeur, ſi je trahis Paquette,
Porter à mon Rival ſon cœur & ſa couchette.

PAQUETTE.

Il ſuffit. Mais on vient ; c'eſt le Duc & Papa.

SCÈNE II.

FERDINAND, CASCARET, ROMÉO, PAQUETTE.

Gardes de Ferdinand, Courtiſans qui ſont à ſa ſuite.

FERDINAND, *à Caſcaret.*

LE pauvre Mangecrud! voyez quel air il a :
Fléchiſſez Caſcaret, faites-lui la courbette,
Reſpectez le malheur, car d'un tour de baguette,
La fortune en un jour, d'un riche fait un gueux.
Dans quel état, ô ciel! il arrive en ces lieux!

CASCARET, *levant les épaules.*

J'ai pitié de ſes maux, il a l'air pauvre diable.
Mais auſſi j'ai mes droits.

FERDINAND.

C'eſt encore une fable,
Un myſtere pour nous que ſa démarche ici.
Peut-être voudra-t'il s'expliquer aujourd'hui.
Comparez vos deſtins : vous poſſédez Paquette;
Dirdindo votre fils, épouſe une coquette.
Qui ſoutiendra l'honneur de Meſſieurs Caſcaret?
Que Mangecrud, du moins, ſans argent au gouſſet,
Vous prouve que (ſuivant le proverbe vulgaire)
Le bonheur peut jouer un tour d'Apoticaire.
Mais j'entends Mangecrud.

SCÈNE III.

FERDINAND, MANGECRUD, CASCARET, ROMEO, PAQUETTE.

Gardes de Ferdinand, Courtisans qui sont à sa suite, Officiers qui conduisent & accompagnent Mangecrud.

MANGECRUD, (*aux Officiers qui le conduisent.*)

JE vais jouer des dents;
Lâchez-moi : qui me force à me rendre céans ?
Que vois-je ?

FERDINAND.

Votre Duc. Craignez-vous ma moustache ?
J'ai protégé la vôtre, afin qu'on ne l'arrache.
Je veux que nous soupions ce soir au Cabaret, (*)
Et que vous embrassiez Monsieur de Cascaret.

MANGECRUD.

Cascaret ! juste ciel !

FERDINAND.

Oui, ma tante Simone.
Voyons si vous avez la visiere bonne,
Contre qui, d'entre nous, êtes-vous animé ?

MANGECRUD.

Un, deux, trois, contre lui, ma haine l'a nommé.

CASCARET.

A ta haine, blanc-bec, tu m'as dû reconnoître;
Mais la mienne, loup, loup, prend plaisir à paroître.
Et s'il faut....

(*) Je m'attends bien qu'on sera surpris du choix d'une pareille salle à manger, mais qu'on se souvienne qu'autrefois les Grands alloient, comme des Bourgeois joyeux, faire leurs parties de plaisir au Cabaret. Lisez l'Histoire, lisez.

FERDINAND.

Cascaret, à quoi sert ce courroux ?
Mangecrud, répondez, hé ! comment viviez-vous ?

MANGECRUD.

De ce que je mangeois ; la question est belle.
C'est bien là le moment, alors qu'on se querelle,
De vouloir contenter sa curiosité.

FERDINAND.

Mais point du tout mon cœur, c'est par humanité.
De grands mots en grands mots nous ripostant l'un l'autre,
Et par ma politesse en m'attirant la vôtre,
Sur vos enfans chéris, tomboit notre entretien.

MANGECRUD.

Arrête,

FERDINAND.

Où sont-ils donc ?

MANGECRUD.

Ils n'appréhendent rien.

FERDINAND.

Mais pourquoi me répondre à la façon Normande ?
Leur sort. . . .

MANGECRUD.

Je te l'ai dit, romps sur cette demande.

FERDINAND.

Oui, je respecterai votre secret, Seigneur.
Mais puis-je sans effroi, puis-je voir sans douleur,
Mangecrud végéter & sans un sou pour boire ?
Reprenez votre éclat, votre rang, votre gloire.

MANGECRUD.

Je n'en ai plus besoin.

FERDINAND.

Ciel ! que dois-je penser ?
D'où vient ce désespoir prêt à tout fracasser ?

MANGECRUD.

Du malheur.

FERDINAND (*à part.*)

Vrai, vraiment ; il en est ma foi blême.
Allons de Mangecrud, rompez votre carême,

Engraiſſez-vous ici ; car vous faites pitié :
Pour vous les Caſcarets n'ont plus d'inimitié.

CASCARET.

Oui pitié, c'eſt bien dit, j'en ai pour le bon homme.

MANGECRUD.

De la pitié ! de toi ! gare que je l'aſſomme.
Grand Dieu ! ſouffre plutôt qu'il mange mon chapeau.

CASCARET.

Il pourroit l'exaucer.

MANGECRUD.

Hé mange donc, bourreau. (*)
En me laiſſant en paix, tu te croirois tranquille.
Mais je veux ſubmerger ta maiſon dans ma bile.

CASCARET.

Moi, je te préviendrai par un débordement,
Et même, s'il le faut, je prends un lavement.

MANGECRUD.

Arme, ſi tu le veux, tous les Apoticaires,
Cent diables aujourd'hui te ſeroient néceſſaires.

CASCARET.

Va plus hardi que toi, plus cruel...

MANGECRUD.

J'en conviens.

CASCARET.

Mes amis ſont ici.

MANGECRUD.

J'en dis autant des miens.

CASCARET.

Il ſuffit.

MANGECRUD.

A ton choix.

FERDINAND.

Serois-je un Niguedouille,

(*) Voyez comme la colere brouille la cervelle ; Mangecrud s'imagine avoir un chapeau. Je crois au moins qu'on ne refuſera pas une certaine moralité à cette note.

Pour qu'on ose à mes yeux crier, se chanter pouille?
Si je n'avois pas peur, je vous ferois bien voir,
Par quelle porte il faut rentrer dans le devoir. (*)
Messieurs, entendons-nous. Quoi! dans votre furie,
Vous voulez seulement bombarder la Patrie?
En bonne conscience, il faut auparavant
Permettre que j'achete un petit paravent.
De tous temps les boulets ont fait mauvaises soupes.
Quel poste ai-je à marquer? où placez-vous vos troupes?
Il est pourtant fâcheux qne mes pauvres Sujets
Périssent pour l'amour de Messieurs Cascarets.
Que me font ces lauriers moissonnés dans Mayence,
Si vous brisez l'Etat comme un pot de fayance?
Je suis son pere enfin, ah! n'êtes-vous pas las
De faire de son sang boudins & cervelas?
Cascaret.... Mangecrud.... regardez votre maître,
Avec quelle douceur vient-il ici paroître?
Que chacun comme moi devienne un citoyen,
Mon peuple est mon tou tou, ma grandeur ne m'est rien.

ROMÉO.

Ah! Seigneur, calmez-vous, mettez-vous à l'ombrage,
Le soleil a sans doute allumé votre rage.
Sans poivre & sans persil préparez vos ragoûts.
Votre sang rafraîchi nous réunira tous.
Cascaret vous estime, & mon cœur vous révere;
Mais n'allez pas penser que vous êtes mon pere.

PAQUETTE.

Et moi je puis, Seigneur, jurer par mon bonnet,
Que le désordre enfin s'appaisera tout net.
Que pour rire, papa parle de cannonade;
Son animosité n'est qu'une gasconnade.

FERDINAND.

Malgré vous, Mangecrud, je vois que vous riez,

MANGECRUD.

C'est seulement pour voir ce que vous me diriez.
Mon rire est un éclair qui devance l'orage;
Car je pleure *in petto* de douleur & de rage.

(*) Lorsqu'on est un drôle de corps, on se frappe à un certain endroit, en déclamant ce Vers.

Voilà ſa fille.

FERDINAND.

Et bien, daignez ſuivre mes pas.

ROMÉO.

Allons à l'Opéra.

PAQUETTE.

N'allez point au trépas.

MANGECRUD.

Je vivrois !

FERDINAND.

Seriez-vous condamnés à Saint Coſme ?

ROMÉO.

Pourquoi le taire ? hélas !

PAQUETTE.

Voulez-vous de mon baume ?

FERDINAND.

Donnez-moi votre poulx. . .

MANGECRUD,

(*en mettant délicatement la main ſur ſon ſein.*)

Là, la rage me tient.
Nul mortel ne ſaura, d'où la chienne me vient.

FERDINAND.

Furieux ! en ce cas je n'ai donc rien à craindre ?

MANGECRUD.

Je m'entends : oui, malgré que tu veuilles me plaindre ;
Je hais : prends ton fuſil, car je puis tout oſer.
C'eſt en vain qu'on s'efforce à vouloir m'appaiſer ;
Ta Cour, tes Caſcarets & tes Caſcarinettes,
Toi-même ſentiras le poids de mes pincettes.
Mes tranſports, grace au Ciel, ſurpaſſent mon malheur.

(*en montrant Caſcaret.*)

Oui, puiſqu'à mon ſouhait je te tiens en horreur,
Je me plais à ſentir ce malheur qui m'outrage.

(*au Duc.*)

Va, porte ailleurs tes vœux, ta faveur, ton potage ;
Mais crains au cabaret de perdre ta grandeur.
Dans ton rang, malgré ſoi, ſouvent une faveur

Devient de l'arsénic pour les pauvres bellettes; (*)
Les furets carnassiers qui guettent les pauvrettes,
Les accusent toujours de manger vos poulets,
Lorsqu'eux-mêmes souvent s'engraissent le palais.
Je ne t'en dis pas plus. Je demeure à Véronne,
A l'enseigne du loup mangeant une gorgonne.
J'y traîne avec plaisir & la mort & l'effroi.
Puisse aussi mon destin s'appésantir sur toi!
Pour tous les Cascarets, Ciel! invente un supplice:
Qu'ils soient tous avalés, comme du pain d'épice;
Que ta fureur sur eux suive mon désespoir,
Lui seul te conduira par-delà ton pouvoir.

FERDINAND.

A la Garde, à la Garde.

ROMÉO.

Hé! quelle extravagance!

PAQUETTE.

Voyez qu'il n'en peut plus, respectez sa démence.

FERDINAND, (*aux Gardes.*)

Il suffit: j'ai crié.

MANGECRUD.

Cruels! n'avancez pas,
Ou de mon pied au cul je vous jette à cent pas.

FERDINAND,

(*aux Gardes.*) (*à Cascaret & à Mangecrud.*)

Qu'on le garde avec soin. Ah! vous croyez peut-être,
Qu'on ne peut comme un autre agir, parler en maître:
Je suis bon; mais sachez quand j'ai craché trois fois,
Qu'il faut pour m'arrêter un fifre & deux haut-bois.
J'ai vu les coterets que vos amis rassemblent;
Leur couteaux, leurs cizeaux; mais que les traîtres tremblent.
D'un coup de mon briquet, sans sortir de ce lieu,
Je peux vous consumer, mettre ici tout en feu.
(*aux Gardes.*)
Gardes, pour un moment, faites le pied de grue,

(*) Le fanatisme ou la colere exaltent tellement l'esprit, qu'il s'exprime souvent en termes amphygouriques ou par apologues, tel autrefois se fa soient entendre les Sybilles chez les Payens.

J'enverrai, s'il le faut, encore une recrue.
Qu'on lui verse du vin, sans lui présenter d'eau,
S'il en demande, bon; s'il fait le pied de veau,
De bon cœur, de grand cœur, Ferdinand lui pardonne.
Autrement à la Tour vîte je l'abandonne.

MANGECRUD.

Ah! plutôt qu'en Enfer je descende à da da.

FERDINAND.

Mais vous deviez je crois vous attendre à cela;
Ou ne point insulter un Prince votre maître.

ROMÉO.

Dans trois Actes, Seigneur, il doit encor paroître;
Si vous le renfermez, que ferons-nous sans lui?

FERDINAND.

Mon fils, vous raisonnez comme un Ange aujourd'hui.
(*aux Courtisans.*)
Messieurs, jugez combien j'ai de délicatesse.
Gardes, respectez donc le malheur, la vieillesse.

ROMÉO.

Non, Seigneur, comme ici j'ai mon Rôle à jouer,
Chargez-moi de ce soin, je peux l'amadouer.

FERDINAND.

J'y consens, demeurez; & vous, belle Paquette,
Ne dites-vous plus rien?

PAQUETTE.

Non, fille qui caquette,
Souvent sans le savoir découvre son secret.
(*à basse voix à Roméo.*)
Romé... non... Dolvédo, sur-tout, soyez discret.

FERDINAND, (*en se retournant.*)

Où donc est Cascaret? il s'est sauvé bien vîte;
Au mot de Tour, sans doute il aura pris la fuite.

UNIVERSITÄTSBIBLIOTHEK BONN

SCÈNE IV.

MANGECRUD, ROMÉO.

ROMÉO.

AImez-vous la Guittare ou le Pſaltérion ?
La Muſique tient lieu de converſation.
Car de vos longs chagrins plus touché que vous-même,
J'aimerois à calmer leur violence extrême.
J'allois vous demander ſi vous craignez la Tour,
Mais je ſais qu'il eſt dur d'être privé du jour.

MANGECRUD.

Jeune homme, laiſſe-moi.

ROMÉO.

Votre ſort n'eſt pas drôle,
Mais entre nous, le Duc devoit jouer un Rôle.
D'un mot ſi vous vouliez...

MANGECRUD.

A qui ſont ces drapeaux ?

ROMÉO, (*à part.*)

Que ne diſſertions-nous plutôt ſur des chapeaux,
Car ſa queſtion vient très-bien à ma demande.
(*haut.*)
Mais il faut lui répondre----à ce bras qui commande
Les Sanſonets du Duc.

MANGECRUD.

J'eſtime la valeur.
Qui donc es-tu, réponds ?

ROMÉO.

Un enfant de malheur :
Un ſoldat parvenu, qui fier de ſon courage,
Oſeroit défier Belzebut dans ſa rage.
Fugitif dès l'enfance, & peut-être bâtard,
Oui, Seigneur, votre état m'eſt un coup de poignard.

MANGECRUD.

Ses traits & ſes diſcours me feroient preſque rire.

Tu plains donc mes ennuis ?

ROMÉO.

Mais, cela va ſans dire.
Ah ! qui doit plus que moi plaindre un pauvre pénard ?

MANGECRUD.

Il m'émeut !

ROMÉO.

Oui, Seigneur, bien loin d'être un renard,
A mon cœur trop ſenſible une poule éborgnée,
Arracheroit de pleurs au moins une poignée.
La pitié...

MANGECRUD.

Je te plains, tu vivras malheureux.

ROMÉO.

J'étois fait pour jouir d'un ſort plus gracieux.
(*à part.*)
Qu'ai-je dit ! s'il m'entend, je te trahis Paquette.

MANGECRUD.

Conſerve encor long-temps cette folle bleuette.
Bientôt ces jours heureux s'écouleront pour toi.

ROMÉO, (*à part.*)

Bravo, m'en voilà quitte ; il s'approche de moi.
La langue me démange, eſſayons cette botte.
(*haut.*)
Mon bonheur cependant eſt ſous votre calotte.

MANGECRUD.

J'excuſe volontiers un cerveau de vingt ans.
Jeune homme, je le vois : des roſes du Printems
Tu crois faire un bouquet pour t'en fleurir ſans ceſſe.
Loup, loup le mangera, redoute ton yvreſſe.
Tu n'as pas encor lu le Livre des Chardons,
Le chapitre des Ours, des Vautours, des Dindons ;
Tu ne ſais pas encor que ce Livre funeſte
Eſt le cœur des mortels... c'eſt moi qui te l'atteſte.

ROMÉO.

Non, Seigneur ; mais je ſens qu'un poids qui pèſe là,
Veut que je vous embraſſe & vous nomme papa.
Oui, mon penchant pour vous eſt ſi doux, eſt ſi tendre,
Que pour vous obliger, j'aimerois mieux vous pendre,
Et me pendre avec vous, que de vous voir tomber

Sous la main des méchans, que je prétends flamber.
Croyez que... mais je vois la cohorte odieuse,
Qui prête à vous mener dans une Tour affreuse...

MANGECRUD.

Je suis prêt... mais pourquoi, petit sot, prononcer
Un mot que vous savez qui peut me courroucer?
Pourquoi d'ailleurs encore, sans savoir ma réponse;
Sans savoir si mon cœur à la haine renonce,
Le Prince ordonne-t-il qu'on m'enleve d'ici?
Il ne sait ce qu'il fait: avancez, me voici.

ROMÉO.

Attendez...

MANGECRUD.

Songe à toi; je tiens une recette
Qui je crois vaudra bien la poudre d'escampette.

SCÈNE V.

ROMÉO, PAQUETTE.

ROMÉO, (*aux Gardes qui emmenent Mangecrud.*)

HÉ! quoi, vous m'arrêtez! ô funeste serment!

PAQUETTE.

Ton cœur l'a-t-il gardé?

ROMÉO.

Quoi! c'est toi?

PAQUETTE.

Justement.

ROMÉO.

Tu nous guettois donc là?... Vous le voyez, barbare,
On entraîne papa.

PAQUETTE.

Tara, pompom, tarare.
Tu nous aurois perdu, nous valons mieux que lui.

ROMÉO.

Il gémit, je l'entends & je m'arrête ici.

SCÈNE VI.

ROMÉO, PAQUETTE, FRELUCHE.

FRELUCHE.

LEs Portes-coterets, que Lucifer enflamme;
Vont tirer Mangecrud du trebuchet, Madame.
(*à Roméo*)
Quoi, vous ne courrez point lui porter du ſecours?

ROMÉO.

J'attends que vous ayez fini votre diſcours.

FRELUCHE, (*à Paquette.*)

Le Bal va commencer, ſi vous aimez la danſe.
Mangecrud, Caſcaret, ſelon toute apparence,
Vont ſe couper menus comme chair à pâté.
Les boulettes en l'air venant de leur côté,
On craint pour Caſcaret, pour vous & votre frere.

FRELUCHE.

O ciel! ſi mon Amant alloit tuer mon Pere!
Si d'un combat entr'eux....

ROMÉO.

Non, non tout ira bien;
Tu m'apprends mon devoir, mais je n'en ferai rien.

PAQUETTE.

Songez que Caſcaret, que Dirdindo...

SCÈNE VII.

ROMÉO, PAQUETTE, GARGARIC, FRELUCHE.

GARGARIC.

MAdame;
Votre pere irrité que le dépit enflamme,

Enfonce le plancher, s'arrache les cheveux.
Il ſait, qu'impudemment d'inſolens factieux,
L'appellent vieux cornard, & le traitent de cagne;
Il monte dans l'inſtant ſur ſa mule d'Eſpagne
Et va ſortir d'ici, ſuivi de Dirdindo.

PAQUETTE.

Je cours les arrêter.

(*Elle ſort avec Freluche.*)

SCÈNE VIII.

ROMÉO, GARGARIC.

ROMÉO.

ET toi, ſuis Roméo;
Pour finir l'entretien j'attendois ta viſite.

GARGARIC.

Bientôt nous reviendrons en reprendre la ſuite.
Feignons auparavant, ſans ſortir du foyer,
Que nous allons combattre.

ROMÉO.

Oui, tâchons d'effrayer;
Formons un incident, qui ſoit bien romaneſque.

GARGARIC.

J'en tiens un juſtement, il ſerà très-groteſque.

ROMÉO.

Quel eſt-il?

GARGARIC.

Un moment: ſi j'allois m'expliquer,
Le Public trop inſtruit pourroit nous critiquer.

ROMÉO.

C'eſt juſte, il faut toujours le tenir en haleine.

GARGARIC.

Voilà le fin, morbleu, demande à Melpomène.

Fin du ſecond Acte.

ACTE TROISIEME.

SCÈNE PREMIERE.

ROMÉO, GARGARIC.

Roméo a un mouchoir au tour de la main ; il tient de l'autre un tranche-lard. Gargaric se soutient sur une béquille & une jambe de bois.

GARGARIC *courant en béquillant après Roméo.*

ARRÊTE, Roméo, le diable te tient-il ?

ROMÉO.

Je veux voir ma Paquette ; & que de cet outil ;
Sa main, sa propre main me coupe ici la gorge.

GARGARIC.

Décanille, crois moi, fais le Jacques déloge.
Songe donc qu'à l'instant, tu viens à Dirdindo
De mettre bas l'oreille.

ROMÉO.

Hé ! voilà mon bobo.
(*Il lui donne l'oreille.*)
Par pitié, mon ami, cache-la dans ta poche.

GARGARIC.

Donne, c'est pour mon chat ; mais avant qu'on approche,
Avant que ta Paquette aprenne ce malheur,
Escalade ces murs, n'accrois pas sa douleur ;
Qu'elle ignore du moins que ta main meurtriere
La prive pour jamais de l'oreille d'un frere.
Quel bonheur que moi seul en aie été témoin !

ROMÉO.

Hé ! que servira-t-il d'aller courir au loin ?
Penses-tu que sa sœur survive à cette perte ?

GARGARIC.

Fuis, fuis tes ennemis, la coulisse est ouverte.

ROMÉO.

Tu sçais que sans ce coup je perdois mon Papa,
Que ta jambe & ma main ?...

GARGARIC.

Cessons ces propos là ;
Tu veux donc recevoir absolument visite ?

ROMÉO.

Mais enfin, Gargaric...

GARGARIC.

Prens, te dis-je, la fuite.

ROMÉO.

Ciel ! j'apperçois Paquette : ami, retirons-nous.

GARGARIC.

Il est ma foi bien temps.

SCÈNE II.

ROMÉO, PAQUETTE.

PAQUETTE.

MOn cher, où courez-vous ?
A peine ai-je eu le tems de plier ma serviette,
Je n'ai pu même à table achever ma mauviette.
Oui, mon cœur enflammé pétilloit de te voir.
Mais, juste ciel ! que vois-je ! Et pourquoi ce mouchoir ?
On m'assura pourtant qu'à ce jeu de main chaude,
Aucun des deux partis n'eut une chiquenaude.

ROMÉO.

Ce n'est, mon petit cœur, qu'un coup de pelle à feu.

PAQUETTE.

Bon, ce ne sera rien. Mais dis-moi donc un peu,
Pourquoi te sauvois-tu ? Pourquoi cette tristesse ?
Dois-je seule savoir jouir de la tendresse ?

Aurions-nous donc perdu ce droit des malheureux,
De confondre leur peine & de gémir entr'eux ?
Hélas ! pour deux Amans que la gale rassemble,
C'est un plaisir bien doux de se grater ensemble.
Souffre que ta Paquette appaise tes douleurs.

ROMÉO.

Combien le Ciel sur nous répandra de malheurs !

PAQUETTE.

D'où diable te vient donc ce funeste présage ?

ROMÉO.

Le temps va se couvrir, je tremble pour l'orage.

PAQUETTE.

Nous l'électriserons.

ROMÉO.

Peut-être.

PAQUETTE.

Hé pourquoi ça ?
En style figuré tu redoutes Papa.
Mais songe donc, mon cœur, que chacun dans Véronne
Te mettroit sur la tête un réchaud pour couronne.
Tes vertus, tes exploits, peux-tu te les cacher ?
Papa pour tes beaux yeux, vingt fois s'est fait hacher.
Il te chérit autant que Dirdindo mon frere.
De ce frere, tu sçais que l'amitié sincere,
Sensible à tes chagrins, les partage avec moi ;
Que toujours son oreille est aux aguets pour toi.

ROMÉO.

Ah ! que n'ai-je pour lui perdu cent fois la mienne !

PAQUETTE.

Conserve-moi ce bien, je veux qu'il m'appartienne.

ROMÉO.

Puissent, en ce jour fatal, nos contre-temps affreux,
Ne pas fléchir trop tard nos parens furieux.

PAQUETTE.

Soit erreur, soit raison, mon ame qui se flate,
Espere que mon pere en habit d'écarlate,
Et le tien revêtu d'un drap couleur de chair,
Traiteront notre amour comme un vrai Duc & Pair.

Nous n'avons pas encore à gémir ſur leurs crimes ;
Leur courroux dans nos bras n'a point pris de victimes.
Je t'adore ; & tu vis. Puiſſant par ſa maiſon,
Caſcaret voit briller, Paquette & ſon garçon :
Son garçon Dirdindo, qui danſant à merveille,
Met ſi bien ſon chapeau ſur le coin de l'oreille.
Il va bientôt enfin, le mener à l'Autel :
Quel plaiſir cet Hymen fera dans notre Hôtel !
Quel jour pour tous les miens ! Que mon ame eſt contente !

SCÈNE III.

ROMÈO, PAQUETTE, FRELUCHE.

FRELUCHE, *accourant.*

AH ! Madame, apprenez...

PAQUETTE *avec ſurpriſe.*

O ciel ! quelle imprudente !
Hé ! pourquoi donc ainſi venir me faire peur ?

FRELUCHE.

Le cruel Mangecrud, vient pour notre malheur
De franchir ſa priſon. Ses amis, à main forte,
Fondant ſur le guichet, forcent, briſent la porte.
A peine eſt-il dehors, qu'armé d'un couperet,
Seul, parmi cent ſoldats, il trouve Caſcaret.
Ah ! te voilà, dit-il : voyons, as-tu du pique ?
Déjà d'un coup fatal, ce combat angélique,
Finiſſoit par la mort de votre cher Papa :
Quand Dirdindo accourt, en diſant : alte là.
Mangecrud furieux alloit perdre courage ;
Mais plus prompt que l'éclair qui précède l'orage,
Survient un Revenant, qui, la flamberge en main,
Abbat l'oreille au frere, & s'échappe ſoudain.

PAQUETTE.

Ah ! ciel ! un Revenant !...

FRELUCHE.

Oui, Madame, on ignore...

PAQUETTE.

Et mon Pere....

FRELUCHE.

Courbé ſur un fils qu'il adore,
Déſolé, furieux, il lui jure en pleurant,
D'attacher cette oreille au nez du Revenant.

PAQUETTE.

Et l'a-t-on ramaſſée ?

FRELUCHE.

Hélas ! elle eſt perdue.

PAQUETTE.

Eſt-ce l'oreille gauche ?

FRELUCHE.

Oui.

PAQUETTE.

Je ſuis éperdue !
O ! mon cher Dirdindo ! Sans ce bel ornement,
De ton chapeau Pruſſien, (*) que faire actuellement ?

FRELUCHE.

Mais, Madame, on pourroit...

PAQUETTE.

Qu'on me laiſſe à moi-même.
(*Freluche ſort.*)

SCÈNE VI.

ROMÉO, PAQUETTE.

PAQUETTE.

TU me fuis, Roméo, dans ma douleur extrême.
Mon pauvre frere, hélas ! ô regrets ſuperflus !
Pleure avec moi du moins l'oreille qui n'eſt plus.

(*) Comment ! les chapeaux à la mode ont-ils paſſé juſques dans l'Italie ?

Oreille ! chere oreille, ornement des familles,
Sans toi que ſerviroient tant de pendans aux filles ?
Mon frere, en cet inſtant, qui m'auroit dit, hélas !
Qu'un traître te mettroit l'oreille gauche à bas !
Je vois cher Roméo, que ſenſible à mes larmes,
Tu voudrois pour la tienne appaiſer mes allarmes.
Tu preſſentois le coup dont mon cœur fût miré,
Le tien au mot d'oreille a déjà ſoupiré.
Ah ! quel autre que toi, dans ma douleur amere,
Pourroit me conſoler ? Mais ! dis donc, mon compere ;
Pourquoi te caches-tu ? Manges-tu des biſcuits ?
T'ai-je vendu des pois qui n'ont pas aſſez cuits ?

ROMÉO.

Par pitié, de tes bras, permets que je m'échappe.

PAQUETTE.

Pourquoi donc ſoupirer & pleurer en ſous câpe ?
Si c'étoit. . .

ROMÉO.

Juſtes Cieux !

PAQUETTE.

Roméo ?

ROMÉO, *d'un ton langoureux.*

Le voilà.

PAQUETTE.

Ah ! barbare, c'eſt toi qui le déſorilla.

ROMÉO.

Frappe : voilà mon cœur.

PAQUETTE.

Eh ! rends moi ſon oreille.

ROMÉO.

Veux-tu mon nez ?

PAQUETTE.

Je veux. . .

ROMÉO.

Parle.

PAQUETTE.

Je veux bouteille ;
J'aime mieux m'enyvrer que de te voir camus.

ROMÉO.

Entre nous, il eſt vrai qu'une oreille de plus,
Une oreille de moins ne font pas une affaire.
Dirdindo furieux aſſaſſinoit mon pere.
Dans ce péril preſſant, moi qui ſuis très-bien né,
La nature auſſitôt m'a rendu forcené :
J'ai couru, j'ai frappé. Céder à ma tendreſſe,
C'étoit tuer Papa. J'ai bleſſé ma maîtreſſe,
Mais je n'ai pas commis un parricide affreux.
L'oreille de ton frere en ſauve du moins deux.

PAQUETTE.

Mon pere ignore donc quel eſt l'auteur du crime?

ROMÉO.

Il va rentrer, je dois lui nommer ſa victime.

PAQUETTE.

Ah! parbleu j'aime bien pareil extravagant.
Comment! toi, qu'on connoît pour adroit, pour fringuant,
Tu ſerois aſſez fou d'en faire la ſotiſe?
Je me garderois bien d'une telle bétiſe.
Hé pourquoi t'aviſer d'avouer un ſecret
Qui perceroit deux fois mon Papa Caſcaret?
Moi-même, j'en conviens, ô mon frere, pardonne;
Je périrois du coup, où le ſot s'abandonne.
Que dis-je? Ah! Sans frémir, peux-tu me voir, hélas!
Oublier ton oreille, & ne la venger pas?
Roméo, par ce Ciel, par ton bras que j'implore,
Punis-moi du forfait de t'adorer encore.
Arrache mon bonnet; d'un ſoufflet, fais-moi voir,
Qu'en m'éloignant de toi, je remplis mon devoir.
Adieu, ſéparons-nous, & vogue la galere.
N'attends pas qu'en ce lieu Papa venge mon frere:
Sois sûr qu'en tel endroit où vive Roméo,
Je le verrai toujours tel que dans un trumeau.
Va, mes feux te ſuivront d'une marche fidelle,
Partout où tu verras le jour de la chandelle. (*)
Crains qu'on ne te détripe à mes yeux ſans ſecours;
Je t'accorde ta grace, accorde-moi tes jours.

(*) Il y a dans la Piece, la lumiere du jour : ce n'eſt pas pour critiquer le Vers; mais il falloit traveſtir.

Buvons donc vîte un coup, j'ai demandé bouteille :
(*Ils boivent.*)
A ta ſanté, mon frere, honneur à ton oreille.

SCÈNE V.

CASCARET, ROMÉO, PAQUETTE.

CASCARET.

BOn, c'eſt toi que je cherche : allons, la dague au poing,
Viens tuer un coquin que je ne connois point.

ROMÉO, (*à part.*)

O ! ciel ! ſi c'étoit moi ?

CASCARET.

Le traître eſt inviſible.
Mais, Mangecrud...

ROMÉO.

Qui ? lui !

CASCARET.

Qu'il meure.

ROMÉO.

Eſt-il poſſible !

CASCARET.

Que ta main, d'un ſeul coup, le pourfende en deux parts,
Offre encor tout fumant ſon cœur à mes regards.
Mon ami, mon bichon, c'eſt en toi que j'eſpere :
Vois ces cheveux blanchis, vois ces larmes d'un pere ;
Tes exploits, ces drapeaux, atteſtent ta valeur.
J'irois, mais j'avouerai que Caſcaret a peur.
Je t'adopte pour fils, adopte ma vengeance ;
Je te ferai préſent d'un col à la régence.
Va, pars, combats, triomphe ; & revolant vers moi,
L'oreille de mon fils, je la retrouve en toi.

ROMÉO.

Qu'exigez-vous ?

CASCARET.

Comment ! Rien que de très-facile.

J'ai recours à ton bras, & tu fais l'imbécile ?

ROMÉO.

Ah ! ciel !

CASCARET.

C'en eſt aſſez, viens ma fille avec moi.
Je vois que comme un ſot, j'ai compté ſur ſa foi ;
Je rougis pour nous deux qu'un cœur de poire molle
M'ait fait à tes regards avaler cette bolle ; (*)
Mais du Comte Flandrin, tu fais la paſſion,
Offre-toi pour conquête à ſon ambition.
S'il faut périr pour toi, la mort lui ſera chere.
Viens, ſuis mes pas.

PAQUETTE.

Seigneur...

CASCARET.

Tu gémis ?

PAQUETTE.

O ! mon pere !

CASCARET.

Que vois-je ? quel ſoupçon m'éclaire en ce moment ?
D'où naît cet embarras, ce long étonnement ?

PAQUETTE.

Ah ! Dieu !

CASCARET.

S'il étoit vrai, qu'à mon nez, qu'à ma barbe ;
(*Regardant Roméo.*)
Un traître eût fait ici des tours du Roi de Garbe ;
Si ſon indigne amour s'étoit ſeul oppoſé
A l'Hymen que tantôt mon choix a propoſé...

PAQUETTE.

Où ſuis-je ?

CASCARET.

A mon côté, ſerois-tu criminelle ?

PAQUETTE.

Seigneur...

(*) Il s'écrit bol ; mais l'uſage le féminiſe ici. Combien ce même uſage & la mode en font-ils autant de nos élégants du Siécle ?

CASCARET.

(à Roméo.)

Je te comprends. Donne-moi ta cervelle,
Traître...

ROMÉO.

Non, pas encore : écoute, & connois mieux
L'enfant que, sans souliers, tu reçus dans ces lieux.
Le mensonge, d'abord, m'a mis dans ta famille ;
De-là, j'ai pris plaisir à séduire ta fille ;
Et pour couronner l'œuvre, apprends que Mangecrud...

CASCARET.

Est ton pere ? (*)

ROMÉO.

C'est vrai.

CASCARET.

Grand Dieu ! Qu'ai-je entendu ?

ROMÉO.

Bagatelle, c'est moi pour derniere merveille,
Qui viens à ton cher fils de couper une oreille.

CASCARET, *mettant la main à son épée, en supposant qu'il en ait une.*

Défens-toi, malheureux.

PAQUETTE, *arrêtant son Pere.*

Doucement mon Papa !

ROMÉO, *allant à lui, de ça & de là.*

Non, céde à ton courroux ; me voici, me voilà.

CASCARET.

Va, ne redoute rien de ma main vengeresse ;
Jusques dans ma fureur j'ai de la politesse.
Ton bras est sans défense ; entre gens de la Cour,
On doit toujours placer l'honneur dans un beau jour.
Cesse donc d'exciter ma colere & ma rage,
Et pour finir enfin, sauvons-nous à la nage.

(*) Pendant ce tems-là, Paquette s'arrache les cheveux, parce qu'il faut que la Scène soit toute en action.

SCÈNE VI.

CASCARET, ROMÉO, PAQUETTE, *un Officier du Duc.*

L'OFFICIER.

SEigneur, le Duc instruit quel est votre embarras,
Pour vous en retirer, va venir sur mes pas.
Sortez donc un moment, vous reviendrez ensemble,
Il veut vous consoler.

CASCARET, *à Roméo.*

Pour toi, perfide, tremble.
Ne devrois-tu donc pas être sorti d'ici ?
Tu crains de m'échapper : non, crois que sur ceci,
Ton nez, ton fichu nez, saura me satisfaire.
(*à sa fille.*)
Suivez.

ROMÉO.

Attendris-le.

PAQUETTE.

Va, va, laisse-moi faire.

Fin du troisieme Acte.

ACTE QUATRIEME.

SCÈNE PREMIERE.

FERDINAND, CASCARET.

FERDINAND.

COURAGE Cascaret, faites le grand garçon.
Je sais que c'est envain que d'abord la raison
Veuille essuyer nos pleurs. Ces pleurs, hélas! dans l'homme,
Sont le jus qu'en Normand il tira de la pomme.
Mais après tout, mon cher, votre fils Dirdindo,
Ne se guérira pas par un nouveau bobo.
Craignez que tortillant trop-tôt de la prunelle,
Votre maison n'expire en Paquette rebelle.
Pardonnez, croyez-moi.

CASCARET.

Prince, que dites-vous?
L'oreille!...

FERDINAND.

Par nos pleurs la replacerons-nous?
Roméo vous est cher, sa valeur est extrême;
Vos habits, vos surtous semblent faits pour lui-même.
Ajoutez, s'il le faut, que moi-même aujourd'hui,
En vous frottant de miel, j'ai supplié pour lui.
J'honore dans vos pleurs l'amitié paternelle,
Mais si pour adoucir votre perte cruelle,
Du jambon de Bayonne & des petits pâtés,
Si ma reconnoissance...

CASCARET.

Ah! Seigneur, arrêtez.

FERDINAND.

Laissez-moi discourir, vous faire la peinture
D'un cœur de franchipanne & mol de sa nature.

Vous croyez, Cascaret, être seul malheureux,
Ah! que de mouchoirs blancs ont essuyé mes yeux!
Je n'entrevois ici que des sujets d'allarmes.
Les Barbiers contre moi prennent déjà les armes.
Par le Duc de Mantoue en secret excités,
Palfreniers, Marmitons, dans ma cour révoltés,
N'attendent qu'un signal pour entrer en campagne.
Ce parti veut ma mort; soutenu de l'Espagne,
Il a, dit-on, déjà contre les Cascarets,
Offert aux Mangecruds cent manches à balets.
Mes Sujets seroient donc les instrumens funestes,
Qui d'un Etat en feu consumeroient les restes?
Eteignez à jamais, les torches, les flambeaux,
Que la Discorde allume autour de nos tombeaux.
Mangecrud a son fils, vous avez une fille,
Si l'Hymen unissoit l'une & l'autre famille!
C'est la Patrie en pleurs qui vous prie à genoux,
Elle emprunte ma voix, la refuserez-vous?
Que dis-je! ai-je oublié que je suis votre maître?
J'avois, je crois, déjà tâché de le paroître.
Votre audace à mes yeux envers votre ennemi,
Réveilla ma grandeur, & je m'abaisse ici!
A quoi nous force donc l'intérêt politique!
D'un manque de respect ma dignité se pique,
Et je prie en tremblant un Sujet révolté.
Cascaret, trouvez-vous ce soir au déboté,
Devant toute ma cour pour flater votre gloire,
Je dirai, non, bien loin de honnir sa mémoire,
Répétons à l'envi, Cascaret badiné,
Voloit à son gourdin, & n'a point gourdiné.
Il sût à son devoir remplacer la furie.
Il insulta son Prince, il troubla sa Patrie;
Le malheur de l'Etat fut sa suprême loi.

CASCARET.

Prince, tout en riant, vous vous moquez de moi?

FERDINAND.

Non, je me sers exprès de ce tour ironique,
Pour rendre mon discours un peu plus pathétique:
Un Prince en haranguant doit toujours fignoler.

CASCARET.

Ainsi donc Mangecrud va me croquignoler.

FERDINAND.

Le triomphe eſt pour vous : loin qu'il ſoit inſenſible ;
Lui-même à cette oreille, il s'eſt montré riſible.
En retrouvant un fils, les plus doux mouvemens
Ont remplacé ſa haîne, & ſes reſſentimens.
Inſtruit par Roméo qu'il étoit en démence,
Il reconnut ſon fils à ce ton de décence.
Ils ſe ſont vus l'un l'autre, & des pieds & des mains,
Son fils ſur ſa figure a marqué ſes deſſeins.
La nature a parlé par le cri le plus tendre.
Mangecrud fit un pet... il me ſemble l'entendre ;
J'en ai verſé des pleurs. Ils me preſſoient tous deux
De vous prendre au colet, de vous roſſer pour eux ;
D'obtenir un pardon qu'ils n'oſent plus prétendre ;
Tous les deux, par mon ordre, ils vont ici ſe rendre ;
Mais les voici.

CASCARET.

Grand Dieu !

FERDINAND.

Montrez-vous citoyen.

SCÈNE II.

FERDINAND, MANGECRUD, CASCARET, ROMÉO.

FERDINAND.

HAut le pied, Mangecrud, venez, ne craignez rien,
Caſcaret vous pardonne.

MANGECRUD.

O Ciel ! quelle nouvelle.
Quoi tu pourrois ceſſer d'être un Jean de Nivelle ?

CASCARET.

C'eſt vrai, mais cependant d'un auſſi prompt retour,
Je crains que les rieurs ne me bernent en Cour.

FERDINAND.

Doucement, faites voir qu'en oubliant l'offenſe,

Le plus méchant des deux ne dit pas ce qu'il pense.

ROMÉO.

(*au Duc.*) (*à Mangecrud.*)

O mon Pri ce ! ô mon Pere. En des momens si foux ;

(*tombant aux pieds de Cascaret.*)

Souffrez qu'en badinant j'embrasse vos genoux.

CASCARET.

Que fais-tu, Roméo ?

MANGECRUD.

C'est pour te faire rire.

CASCARET.

Crois-tu que la tristesse a sur moi tant d'empire ?

MANGECRUD.

Je le vois, la vengeance a pour toi peu d'appas.
Tu ne sais point haïr.

FERDINAND, *d'un ton ironique.*

Vous ne vous trompez pas.
C'est le meilleur enfant de toute l'Italie.
Comme deux coqs enfin, vivez pour la Patrie.

MANGECRUD.

Je joins mes vœux aux siens.

FERDINAND.

Mes amis, faisons mieux :
Qu'un accord si touchant devienne plus joyeux.
Parmi les pots, les plats, au sein de la Guinguette. (*)
Où le Bourgeois s'enyvre, où danse la grisette,
Devant mon peuple & moi renouvellez tous deux
Le serment d'une paix qui va nous rendre heureux.
Jurez sur les cruchons, sous les chênes à l'ombre,
Attestant le Soleil, la Lune & la nuit sombre,
De tourner désormais contre nos ennemis
Les grelots qu'en vos mains la folie avoit mis.
De former entre vous une auguste alliance

(*) Comme la réunion de ces deux Familles intéresse la tranquillité publique & le bonheur du peuple, il est assez naturel qu'il jouisse de la fête. Si l'on n'est pas content, on la fera célébrer où l'on voudra, mais non, sur tout dans un lieu de sépulture ; il faut toujours laisser les morts tranquilles.

Où votre haine expire, où l'amitié commence ;
Et de rendre à l'Etat les manches à balets
Qui firent renchérir cent fois nos coterets :
Ainſi, femmes, enfans, chacun dans l'Italie
Conſacrera le jour qui vous réconcilie.
Ainſi tous mes Sujets, la bouteille à la main,
Feront un gueuleton ſuivi d'un lendemain.
Dès-lors plus de complots ; les Mangeurs de filaſſe,
Les Joueurs de goblets bernant la populace,
Feront de mon Etat un Royaume puiſſant.

MANGECRUD.

D'accord, ſi de bon cœur Caſcaret y conſent.

FERDINAND.

Oui, j'en réponds pour lui ; croyez qu'il vous pardonne.

CASCARET.

Mangecrud, vois combien je ſuis bonne perſonne.
Mon bras devroit venger l'oreille de mon fils,
Mais dût encor ſon ſang m'étourdir de ſes cris,
C'eſt à toi maintenant que ſon pere pardonne,
A toi qu'en pareil cas la vengeance bâtonne.
Je fais même encor plus : approche, Roméo,
Touche ici, mon garçon, ne crains plus pour ta peau.
J'abjure pour jamais, la haine & la vengeance,
Aimons-nous & vivons en bonne intelligence.
Eſt-ce aſſez te prouver par cet effort ſur moi,
Que tu peux ſans péril te livrer à ma foi ?
Oui, diſpoſe à ton gré de mon or, de mes poches ;
Je deviens ſourd à tout, comme un ſonneur de cloches.
Tu vois, pour m'acquérir, qu'il t'en a peu coûté ;
J'oublie en bon humain le bien qui m'eſt ôté.
J'appaiſerai mon fils dans ſa douleur funeſte,
Sur l'oreille qu'il perd, par celle qui lui reſte.

ROMÉO.

Ah ! mon pere ! ah ! Seigneur. Du mou pour notre chat !
Permettez qu'à vos yeux je faſſe un entrechat.

SCÈNE III.

FERDINAND, MANGECRUD, CASCARET, ROMÉO, *un* OFFICIER *du Duc.*

OFFICIER.

PRince, des Ecorcheurs, répandus par la Ville;
Espérant quelque trouble à leur projet utile,
Le coutelas en main, prêts à nous accrocher.
Et l'on craint...

FERDINAND.

C'est assez, je vais en diligence,
En plaisant vis-à-vis déployer ma vengeance.
Voilà pourtant, Messieurs, l'ouvrage de vos mains;
Mais s'il faut pardonner, se fier aux humains,
Cascaret j'y consens : commandez mes cohortes.

(*Ferdinand sort & l'Officier.*)

SCÈNE IV.

CASCARET, MANGECRUD, ROMÉO.

CASCARET (*à Mangecrud*)

ET toi de ce Palais, je te livre les portes,
Dispose, ordonne, agis, taille dans ma maison.
Je te laisse ma fille & mon pauvre garçon.
Et si (ce que jamais mon cœur ne pourroit croire)
La moindre haine encor vivoit en ta mémoire,
Souviens-toi seulement, pour rafermir ta foi,
Que l'oreille d'un fils a répondu pour moi.

SCÈNE V.

MANGECRUD, ROMÉO.

ROMÉO.

AH ! mon pere, avouez que c'eſt un fort bon diable ;
Avec lui déſormais vivons à l'amiable.

MANGECRUD.

Es-tu mon fils ?

ROMÉO.

Maman pourroit mieux en parler.

MANGECRUD.

Prévois-tu quels ſecrets je vais te révéler ?

ROMÉO.

Non, le diable m'emporte.

MANGECRUD.

Ecoute & te prépare
A frémir, à trembler.

ROMÉO.

Déjà l'effroi s'empare...

MANGECRUD.

Paix, reſte comme un pieu, ſonge à te cramponner.
Tantôt ſur mes ſecrets, ſans trop les ſoupçonner,
Sans trop connoître encor l'excès de mes miſeres,
Tu voulois être inſtruit du deſtin de tes freres,
Ils ſont boſſus.

ROMÉO.

O Ciel !

MANGECRUD.

Loin de ces murs affreux,
Je crus chez les Piſans devoir fuir avec eux.
Hélas ! diſois-je enfin, voici donc un aſyle
Pour moi, pour mes enfans, rempart sûr & tranquille,
Où l'on ne tendra plus de piéges à mes rats.
La vengeance attentive y marcha ſur mes pas,
Un drôle ingénieux, un Chimiſte pendable,

D'un faux écu frappé me fit juger coupable,
Et ſans que du forfait on daignât s'informer,
Dans une Tour fatale on me vint enfermer.

ROMÉO.

Avec vos enfans ?

MANGECRUD.

Oui : prête l'oreille au reſte.
Déjà depuis trois jours dans mon cachot funeſte,
Je ſentois dans mon ſein s'amaſſer la terreur,
Quand d'un ſonge égayant la conſolante erreur,
Offrit à mes eſprits la plus comique image,
Je m'éveille joyeux, plein d'un heureux préſage.
Je cherchois dans moi-même, & d'un ſourcil froncé
Quel étoit ce bonheur, par mon ſonge annoncé :
Mes fils dormoient ; j'y cours ; leurs geſtes, leurs viſages
De mon ſort tout-à-coup écartant les nuages,
Sembloient me répéter, Mangecrud eſt vainqueur.
Ils s'écrioient, mon pere... & rioient de bon cœur.
Nous nous levons, on vient ; nous attendions d'avance
L'aliment qu'on accorde à la ſimple exiſtence.
Chacun ſe tait ; j'écoute, & tirant nos couteaux,
Nous étions déjà prêts à trancher les morceaux.
La porte s'ouvre, Dieu quelle fut ma ſurpriſe !
On nous ſert dans trois plats, deux noix, une ceriſe.
Je fixe mes enfans ſans jetter les hauts cris ;
J'étois mort... ils pleuroient... la faim nous avoit pris ;
Il fallut nous réſoudre à faire maigre chère.
Je dévorai mon pain. Mes fils dirent, « mon pere,
» Nous allons envoyer au prochain Cabaret. »
L'ordre donné ſans doute, on les refuſa net.

ROMÉO.

Qu'ai-je entendu ! grand Dieu !

MANGECRUD.

Puiſqu'il me faut pourſuivre,
Je mangeai mon pain ſec, mais indigné de vivre.
Ma vue en s'égarant, cherchoit notre ennemi.
Je crois l'entendre, il entre, ah ! traître, te voici !
Mille cris à la fois font retentir les voûtes,
De notre pain durci nous l'accablons de croûtes.
Chien, tu le mangeras, diſions-nous en chorus.
Il alloit ſuccomber, lorſque vingt malotrus

Viennent, tombent ſur nous armés de lichefrites,
Le combat fut ſanglant : les réchauds, les marmites,
Les têtes, les bonnets ; rien ne fut épargné ;
Le dogue du Concierge en devint éborgné.
Avec quelle valeur ! avec quel fier courage
Tes freres combattoient ! figures-toi leur rage.
Le triomphe étoit fait pour leur cœur généreux ;
Mais ils ſont deſtinés pour être malheureux.
Au moment qu'ils alloient rompre cette canaille,
Un ſeul coup imprévu les mit hors de bataille.

ROMÉO.

O Ciel ! quel eſt-il donc ?

MANGECRUD.

Un maudit ſoliveau,
Dont l'un deux s'efforçoit d'arracher un morceau,
S'échappe tout à coup, l'entraîne dans ſa chûte,
Et vient briſer les reins des autres qu'il culbute.

ROMÉO.

Mes freres ſont boſſus !

MANGECRUD.

Tu l'as dit, Roméo.
Leur dos courbe, & ſemblable à celui du chameau,
Fait dire aux goguenards, qu'un malin Empirique
Les a chargés du poids de toute ſa boutique.
Sens-tu bien cet affront. J'ai prouvé ſa noirceur,
Mais mes fils ſont boſſus, & voilà ma douleur.

ROMÉO.

Vous dûtes bien, je crois, vous venger de ce traître.

MANGECRUD.

Il n'avoit point d'enfant. Je le vis diſparoître :
Le cruel m'évita. Plein de gloire & de jours,
Il fut loin de mes yeux en terminer le cours.

ROMÉO.

Mes freres, où ſont-ils ?

MANGECRUD.

Ils ſont paſſés aux Iſles.

ROMÉO.

Ainſi donc ſans objet, vos pleurs ſont inutiles ? . . .

MANGECRUD,

Cet objet eſt, mon fils, plus près que tu ne croi.

ROMÉO.

Ah ! je cours ſur vos pas...

MANGECRUD.

Fort bien, écoute-moi.

ROMÉO.

Non, je veux dans l'inſtant lui couper une oreille.

MANGECRUD.

J'aime cette fureur, elle fera merveille ;
Mais cependant je crains de voir ton bras trembler.

ROMÉO.

Non, votre fils eſt prêt à le deſſoriller.
Eſt-ce un nez qu'il vous faut ?

MANGECRUD.

La mort d'un téméraire ;
De l'auteur de mes maux le déteſtable frere,
Caſcaret.

ROMÉO.

Lui.

MANGECRUD.

Lui-même.

ROMÉO.

Ah ! pour un tel deſſein ;
Ou changez de victime, ou changez d'aſſaſſin.

MANGECRUD.

Non, ce n'eſt pas ſon ſang que je demande encore ;
C'eſt l'honneur d'un objet qu'il chérit, qu'il adore,
J'exige qu'à mes yeux, aux yeux de l'inhumain
Tu coupes les jupons de ſa Paquette enfin.

ROMÉO.

De Paquette, Seigneur ! ah ! ſçachez que mon ame
Brûle pour ſes attraits de la plus vive flamme.

MANGECRUD.

Et tu ne trembles pas, traître, qu'en ma fureur,
Ma main ſur cet aveu, ne t'arrache le cœur ?

ROMÉO.

Hoé, hoé, tout doux. En bonne conſcience,

Une amante... un vieillard...

MANGECRUD.

Je cherche la vengeance.

ROMÉO.

Et qu'ont-ils fait ?

MANGECRUD.

Grand Dieu ! ce qu'ils ont fait, Nigaut !
Et c'eſt là ta réponſe ! Ecoute donc, Maraut.
Du Bourreau de mes fils, j'y vois le ſang, l'image,
Et c'eſt ton lâche cœur qui veut qu'on les ménage !
Ce qu'ils ont fait, cruel ! demande à l'Eléphant,
Lorſqu'un Rhinocéros vient lui percer le flanc,
S'il pourroit ſe réſoudre, écoutant ſa colere,
A boſſeler des fils ſous les yeux de leur pere.
Ce qu'ils ont fait, barbare ! ah ! le Ciel en courroux,
M'a privé du ſeul bien dont j'étois ſi jaloux.
Ç'eût été d'un pendart, d'un fripon, d'un Chimiſte, (*)
Que j'aurois en riant ſuivi comme à la piſte,
Le ſang que de ſon cœur mon bras eût fait couler.
Le cruel chez les morts, tranquille & ſans trembler,
Fût au ſein des charbons périr loin de ma rage.
Et quand je trouve un fils, fameux par ſon courage,
Lorſqu'aucun Caſcaret ne peut plus m'échapper,
Que j'offre deux jupons, ſeulement à couper.
A ſes indignes feux c'eſt lui qui s'abandonne !
Il réſiſte à mes loix, c'eſt mon fils qui m'ordonne.

ROMÉO.

Quel injuſte reproche ! ah ! connoiſſez-moi mieux ;
Pour défendre vos jours, vos habits neufs ou vieux,
Roméo, dans l'inſtant, feroit le diable à quatre.
Eprouvez ſon courage, il eſt prêt à combattre.
Mais mon Pere ! hé quoi donc, avez-vous prétendu,
Que pour de tels forfaits je vous ſerois rendu ?
A peine d'un ami j'ai fait ſauter l'oreille,
A peine Caſcaret vous propoſe bouteille,
Et pour ſceller la paix, vous livre ſans ſoupçon,
Sa rate, ſon gigier, ſon palais, ſa maiſon,
A peine entre vos bras il a remis ſa fille,

(*) Gros-Jean peut très-bien être Chimiſte, & avoir un frere puiſſant à la Cour ; un Médecin en Danemarck, eſt bien devenu premier Miniſtre.

Vous exigez de moi, qu'au ſein de ſa famille,
Je coupe des jupons, & lui perce le cœur.
Seigneur, je ſuis Soldat; certain d'être vainqueur,
Pour défendre vos droits, pour venger votre outrage,
J'emploierai, s'il le faut, la force, le courage.
Mais ce bras n'uſera que de moyens permis.
Pourrois-je des jupons faire mes ennemis?
Au chemin de l'honneur montrez-moi la vengeance?
Vous connoîtrez alors ſi Roméo balance.
J'aſpire à vous ſervir, je le veux, je le dois,
Mais il s'agit d'un crime, il n'eſt pas fait pour moi. (*)

MANGECRUD.

Qu'entends-je? & tel eſt donc l'excès de ma miſere.
Quoi? quatre fils boſſus ne trouvent dans leur frere,
Qu'un lâche, un cœur d'acier qui ne les venge pas.
Sçais-tu ce qui m'arrête aux portes du trépas?
Quelle fut juſqu'alors ma vie infortunée?
Sçais-tu dans quel chagrin! comment je l'ai traînée?
Au Mont de l'Appennin, cultivant des navets,
Je jurois nuit & jour contre les Caſcarets.
Privé de mes enfans, qui courent la fortune,
Je bâtiſſois en l'air, je liſois dans la Lune.
J'appellois en riant mes quatre enfans boſſus:
Cent fois dans mon ſommeil ils me ſont apparus.
Je crois les voir encore... Oui, voilà leurs viſages,
Leurs traits, leur port...

ROMÉO.

Mon pere, écartez ces images.

MANGECRUD.

Mes enfans, avancez, & tournez-lui le dos.

ROMÉO.

Hé! Seigneur,

MANGECRUD.

Mes enfans! vois-tu comme ils ſont beaux?
Vange-les, malheureux.

(*) Je ſuis étonné que Roméo, qui raiſonne ſi bien, ne repréſente pas à ſon pere que ſa haine implacable ſeroit moins révoltante, s'il avoit affaire à Gros-Jean lui-même; mais, dame, on ne peut pas penſer à tout.

ROMÉO.

Dans votre horreur funeste,
Songez que droite encor mon échine vous reste.

MANGECRUD.

Ho ! je te la romprai, si dans ce même jour,
Cascaret & sa fille...

ROMÉO.

De grace à mon amour !
Aux pleurs de votre fils seroit-il donc possible...

MANGECRUD.

Laisses-moi.

ROMÉO.

Je vous suis.

MANGECRUD *se retournant.*

Tu ris, cœur insensible !

ROMÉO.

Mais entre nous, mon Pere, (ou je me trompe fort)
Vous n'imaginez pas être dans le transport ?
Je vous le dis encor, pour calmer votre rage,
Bûvez de l'eau-de-ris, mettez-vous à l'ombrage ;
Tâchez de vous livrer aux douceurs du sommeil ;
Alors vous sentirez l'effet de ce conseil.

MANGECRUD.

Monsieur le Saint Doucet, gardez votre recette,
Je veux tirer du sang.

ROMÉO.

Redoutez la lancette,
Mon pere, croyez-moi, vous pouvez en ce jour
Illustrer votre gloire, & servir mon amour.

MANGECRUD.

Lâche, c'est pour toi seul, pour ta perfide flamme,
Que tu veux étouffer la haîne dans mon ame :
Tu ne sçais pas rougir d'être ingrat envers moi,
Tremble, crains pour tes jours. (*Il sort.*)

ROMÉO *le suit.*

Ciel ! j'ai recours à toi.
Ah ! ma chere Paquette, en ces momens d'allarmes,
Puisses-tu de mon sang te payer de tes larmes.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE CINQUIEME.

Le Théâtre représente un immense Jardin de Guinguette. Au milieu de la grande allée, qui est environnée de palissade de la hauteur de quatre pieds, on a dressé une table de sept à huit mille couverts. (*) On voit quantité d'autres tables dispersées sous les berceaux & les allées du Jardin, pour les principaux d'entre le peuple. Il est défendu à la populace, ainsi qu'à la livrée, qui n'est point de service, d'entrer dans le Jardin pendant le repas. On leur a dressé des échaffauts, d'où ils peuvent tout voir; le reste dépend du génie du Décorateur.

SCÈNE PREMIERE.

PAQUETTE *seule.*

JARDIN que la gaité forma pour les ribottes;
Lieux où le peuple fou mange des matelotes:
Treilles, feuillages verds, agréables berceaux,
Vous qui tenez aux frais, bouteilles & cerveaux,
Faut-il que vous soyez témoins de mes alarmes!
Ici, chacun s'enyvre, & j'y verse des larmes.
O mon Prince! pourquoi choisites-vous ces lieux?
Ils vont être souillés des mains d'un furieux.
Non, je vais m'immoler: mon trépas nécessaire
Va sauver à la fois ma Patrie & mon pere.
Qu'aurois-je à regretter? Qu'ai-je vu jusqu'alors?
Des coquettes, des foux, des méchants, des butors.

(*) Dans le cas que les Théâtres sur lesquels on jouera certainement cette Parodie, ne seroient pas assez grands pour contenir autant de convives, il sera essentiel de les faire agrandir, attendu que les points d'optique & les perspectives font un très-bel & très bon effet dans le Siecle actuel, qui est un des meilleurs possibles, sur-tout pour les Tragédies.

C'eſt donc ici, grand Dieu, que ta vengeance expire ?
J'abandonne le jour à l'inſtant qu'on croit rire.
Un plus doux ſentiment m'eût fait chérir le jour.
Roméo m'adoroit... Je le perds ſans retour.

SCÈNE II.

ROMÉO, PAQUETTE.

ROMÉO.

COurons rendre le calme à ſon ame inquiéte :
On m'a dit, qu'en ces lieux...

PAQUETTE.

Qu'entends-je ?

ROMÉO.

Ma Paquette !

PAQUETTE.

Roméo, ton aſpect eſt pour moi du vin doux.

ROMÉO.

Mon pere eſt déſarmé ; comme deux petits foux,
Nous nous ſommes baiſés, rendu mille careſſes :
Son bras m'a prodigué les plus vives tendreſſes. (*)
Tu le verras bientôt, ſur ces tretaux charmans,
De la paix, entre nous, prononcer les ſermens.
Sa foi ne nous doit plus laiſſer aucun ombrage.

PAQUETTE.

De ſa ſincérité ; tiens, vois le témoignage.

(*Elle lui donne un billet.*)

ROMÉO.

Quelle horreur ce billet va-t-il me révéler ?
Au moment de l'ouvrir, je ſens ma main trembler.
Liſons. (*Il lit.*)

» Voici le temps, généreux compagnons,
» De tuer Caſcaret, de couper les jupons

(*) Il ſe frotte l'épaule.

» A ſa fille Paquette.
» Lorſqu'au milieu de la Guinguette,
» J'irai jurer la paix entre nos deux maiſons:
» Poignardez, poignardez, Mangecrud le repête. »
Le barbare! Juſte ciel! & je ſuis né de lui?

PAQUETTE.

C'eſt ainſi, tu le vois, qu'il pardonne aujourd'hui.
J'ai fait heureuſement obſerver ſa conduite;
Sans cela, mon cher pere étoit en pomme cuite.

ROMÉO.

Ah! je cours, prévenant ce cruel...

PAQUETTE.

Alte là.
Tu dois en lui, mon cher, voir toujours ton Papa.

ROMÉO.

Quand ſa rage, ſur toi, ſur l'auteur de ta vie...

PAQUETTE.

J'ai prévu les moyens d'arrêter ſa furie.

ROMÉO.

Que dis-tu? Quel deſſein...

PAQUETTE.

Je vais m'empoiſonner.

ROMÉO.

O ciel! tu me fais peur; ne va pas badiner.

PAQUETTE.

Dans nos diviſions, ſoit ton ſang, ſoit le nôtre,
Il faut que l'un enfin n'importune plus l'autre.
Oui, j'ai là, pour deux ſous, le ſecret d'arrêter
La haîne qui ſe plaît à nous perſécuter.

ROMÉO.

Fi donc, Mademoiſelle, auriez-vous le courage
De me faire mourir de douleur & de rage?
Donnez-moi cette poudre, ou je vais dans l'inſtant
Appeller du ſecours.

PAQUETTE.

Quoi! Roméo prétend
Que je laiſſe, en ces lieux, aſſaſſiner mon pere?

Cruel !

ROMÉO.

Mais raiſonnons. Pour moi, je déſeſpere
Que ton projet barbare ait un ſuccès heureux.
A de ſi foux excès en nous livrant tous deux,
Comment préviendrons-nous le complot qui menace
Les jours de Caſcaret ? Ah ! Paquette ! de grace,
Livre-moi cette poudre, & cherchons les moyens
D'appaiſer mes parens, en conſervant les tiens.

PAQUETTE.

Ah ! s'il en étoit temps ?

ROMÉO.

Il en eſt temps encore ;
L'Amour, le tendre Amour, que pour tes jours j'implore,
M'inſpire en ce moment un tour délicieux.

PAQUETTE.

Hé ! morbleu ! parle donc, le temps eſt précieux ?

ROMÉO.

Ecrivons à mon pere un billet qui l'informe
Que ta mort l'a vengé, que ſon complot énorme
Eſt enfin découvert, publié, mis au jour ;
Et que ton pere armé vient d'en écrire en Cour.
Alors, en inſérant ſon billet dans le nôtre,
Il n'en pourra douter.

PAQUETTE.

Non, je n'en vois pas d'autre :
Ami, le ſeul moyen de prévenir ſes coups,
C'eſt de ſouffrir qu'ici j'avale mes deux ſous.

ROMÉO.

O Ciel ! Qu'entends-je ? On vient, & vîte, fais la morte.
(Il lui arrache le paquet.)
Je vais donner le mot, & conſigner la porte.

PAQUETTE.

Roméo ! Roméo ! mon pere va périr.

ROMÉO.

Non, plutôt avant lui, je conſens de mourir :
Fais la morte, te dis-je, & tu verras, Paquette,
Si je ſçais comme il faut jouer de la baguette.
(Paquette tombe étendue derriere un banc.)

SCENE DERNIERE.

FERDINAND, MANGECRUD, CASCARET, ROMÉO, PAQUETTE.

Gardes & ſuite de Ferdinand, Partiſans de la maiſon de Mangecrud; Partiſans de la maiſon des Caſcarets, Guerriers & Peuple. Roméo court avertir pluſieurs de ſes amis, qui environnent Caſcaret, &c.

FERDINAND.

POuvons-nous commencer ? ſommes-nous réunis ?
Peuple, voici l'inſtant que je vous ai promis.
(*à Mangecrud & à Caſcaret.*)
Ici, ſous ces berceaux, jurez en ma préſence,
D'éteindre, pour jamais, la haîne & la vengeance.
Commencez, Caſcaret.

CASCARET.

Amis, jeunes & vieux,
Ecoutez le ſerment que je fais en ces lieux;
Je jure aux Mangecruds une amitié ſincere,
De porter à leur chef le tendre amour d'un frere,
De brûler à leurs yeux, couteaux & coterets,
De défendre leurs jours dans tous les cabarets.

ROMÉO *s'approchant du côté de Paquette.*

Que vois-je !

CASCARET.

Juſte ciel ! ma chere fille expire !

MANGECRUD *s'approchant.*

Eſt-il vrai ? mes amis, que chacun ſe retire,
Mes enfans ſont vengés.

FERDINAND.

Ciel ! quelle trahiſon !
Pour ſerment, avez-vous apporté le poiſon ?

MANGECRUD.

Je ne le cache pas : pour venger ma famille,
(*Il montre Cascaret.*)
J'aurois voulu sa mort, non celle de sa fille.

CASCARET.

Va, ma mort dans l'instant va combler tes plaisirs.
Tigre, entends mes sanglots, insulte à mes soupirs.

MANGECRUD.

J'en jouis ; te voilà comme mon cœur desire,
Sens bien que tu la perds & que mon fils respire.

ROMÉO *à son Pere.*

Quoi ! ne pourroit-on pas lui porter du secours ?
Mon pere, faites-nous la pate de velours ?

MANGECRUD.

Mes amis, j'en conviens, ont poussé loin le zèle ;
Je n'aurois pas voulu qu'on commençât par elle ;
Mais elle est morte enfin.

FERDINAND.

Mangecrud, ce forfait
Ne peut être impuni.

MANGECRUD.

La mort est un bienfait
Que je veux recevoir de ta main généreuse.
Termine, Ferdinand, une vie malheureuse.

PAQUETTE *se relève & court aux genoux du Prince.*

Ah ! Prince ! pardonnez.

CASCARET *court & la serre entre ses bras.*

O Ciel !

MANGECRUD.

Je suis trompé.

ROMÉO.

De ce moment touchant, Papa, soyez frappé ?
La haîne doit finir, où la pitié commence :
Vous avez plaint Paquette.

MANGECRUD.

Hom, hom.

PAQUETTE.

Bon, il balance.

Ah ! Seigneur Mangecrud, voyez couler mes pleurs.

ROMÉO.

D'un fils à vos genoux, soulagez les douleurs.

FERDINAND.

A ce prix, Mangecrud, j'oublirai votre crime ;
Que votre haîne ici soit la seule victime.

MANGECRUD *après un instant de silence.*

Cascaret, vivons donc comme deux bons amis.
Je veux plus ; unissons ta fille avec mon fils.

CASCARET.

J'y consens.

ROMÉO ET PAQUETTE.

Ah ! mon Pere ! ô Prince magnanime !
Nous vous rendons la paix, rendez-nous votre estime.

FERDINAND.

Oui, je veux volontiers ne me plus souvenir
Que des sujets que j'aime, ont voulu me trahir.
Peuples, que dans vos jeux chacun d'intelligence,
Abjure, en s'embrassant la haîne & la vengeance.

Toute la Compagnie s'embrasse & se reconcilie, le verre à la main.

LE PEUPLE CHANTE EN CHORUS.

Air : *Adieu donc, Dame Françoise.*

ADIEU donc, haîne & vengeance,
Sortez de ce Cabaret ;
Mangecrud & Cascaret,
Pour vivre d'intelligence,
S'embrassent le verre en main,
S'embrassent le verre en main.
Célébrons leur alliance,
Et chantons jusqu'à demain.

FERDINAND.

N'épargnez pas la dépense :
Peuples, réjouissez-vous.
Gambadez comme des foux,
Faites grand-chere & bombance ;
En l'honneur de Ferdinand,
En l'honneur de Ferdinand.

LE PEUPLE.

Gambadons, faisons bombance
En l'honneur de Ferdinand.

MANGECRUD.

Oublions parmi ces nôces
L'oreille de Dirdindo,
En faveur de Roméo ;
Mes quatre enfans portant bosses
Demeureront satisfaits,
Demeureront satisfaits.

LE PEUPLE.

Oublions oreille & bosses,
Vivons & buvons en paix.

PAQUETTE.

Dans l'ardeur qui me transporte ;
Cher Amant, embrasse-moi ;
Ce n'est que pour vivre en toi,
Que Paquette a fait la morte ;
L'Hymen doit payer l'amour
Du succès d'un si bon tour.

LE PEUPLE.

Que le diable vous emporte,
Si nous oublions ce jour.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

NOTA.

LES obſervations ſuivantes ont été omiſes à la ſuite de la *Piece de ROMÉO ET JULIETTE ;* cet oubli eſt cauſe, que voulant ſeulement traveſtir cette *Tragédie* telle qu'on l'a imprimée, & Vers pour Vers, je me ſuis chargé de les mettre ici.

Remarquez donc qu'on a oublié dans l'expoſition de la *Piece*, de faire connoître l'origine de la haîne héréditaire qui diviſe les deux maiſons ; d'inſtruire des motifs qui ont déterminé *Montaigu* à abandonner ſes amis, ſon rang & ſa fortune, & à ſe cacher dans les montagnes comme un malfaiteur, d'informer quel eſt ſon prétendu parti, &c. &c. &c. Et comment, après vingt ans d'impuiſſance de la part de ſes amis, ce *Montaigu* tombe des nues dans Vérone, & y amene cependant la vengeance à pas tardifs. Pour remédier à ces petites abſences, on aura la complaiſance d'en lire l'hiſtoire véritable & remarquable ; elle a été imprimée à Veniſe, en très-beaux caractères. Cette lecture eſt abſolument néceſſaire, ſi l'on veut bien comprendre la *Tragédie de Roméo & Juliette*, l'orſqu'elle ſera repriſe.

On auroit dû auſſi prévenir que *Flavie* eſt une confidente extrêmement curieuſe & friande de nouvelles ; alors, le Public auroit été moins ſurpris des conjectures qu'elle tire ſi à propos ; mais le Lecteur ſent bien que c'eſt un fait exprès, & peut-être auroit-on eu tort de prévenir ainſi le Spectateur, ſi dans la plûpart de nos *Tragédies* on ne voyoit pas des ſonges, qui, dès le commencement annoncent la cataſtrophe.

Je ſçais qu'on ne ſeroit pas fâché de connoître plus particulierement *Thébaldo* & le *Comte Paris*, & de les voir ſur la Scène ; mais ce n'eſt pas notre faute : ces Meſſieurs ont voulu jouer leur rôle derriere la toile.

Réflexions faites, je n'en dirai pas d'avantage ; il paroîtra certainement un *Errata de Roméo & Juliette* dans quelques feuilles volantes ; car, dieu merci, on ne manque pas de perſonnes officieuſes & alertes qui mettent leur gloire à faire les corrections néceſſaires aux Ouvrages. Je deſire ſeulement que ceux qui ſe chargeront de ce ſoin, le

faſſent avec décence ; & ſur-tout, qu'ils ne laiſſent point appercevoir dans leurs réflexions, que la vanité & le malin plaiſir de détruire les réputations en ſont plutôt les vrais motifs, que le déſir d'inſtruire le Public & d'honorer les lettres.

Je pourrois profiter de cette occaſion pour faire auſſi un *Errata* à *Roméo & Paquette ;* mais une plaiſanterie n'en vaut pas la peine : j'avoue même que ce travail me couteroit plus de ſoin que je n'en ai employé à compoſer ma Piéce. Réflexion de laquelle on ne manquera pas de faire une Epigramme contre mon Ouvrage. J'obſerverai cependant, que dans le ſecond Acte, Scène III, *Ferdinand* met exprès un *s.* au participe dans ce Vers.

Seriez-vous condamnés à Saint Côme ;

Parce qu'en qualité d'étranger, & ſur-tout d'Italien, il aime mieux pécher contre la Langue françoiſe & éviter un *hiatus* que d'obſerver les régles & bleſſer ſon oreille délicate accoutumée au bémol.

Même Acte & même Scène, au lieu de

Il pourroit l'exaucer ;

Liſez : Il pourroit t'exaucer.

ACTE III, SCÈNE IV.

Page 43. Vers 11. *liſez*

Manges-tu du biſcuit ?
T'ai-je vendu des pois qui n'ont pas aſſez cuit.

ACTE IV, SCÈNE V.

Page 56. Vers 33. *liſez*

De notre pain durci, nous l'accablons des croûtes.

Page 57. Vers 4. *liſez*

Le dogue du Concierge en fut même éborgné.

En un mot, mon cher Lecteur, je conſens avec toi d'être un nouveau *Caſcaret.*

Agis, dispose, ordonne, taille dans ma maison,
Ajoute dans mes Vers la rime & la raison.
Sans crainte, entre tes mains, je livre ma Paquette :
Ma Muse, heureusement, n'est vaîne ni coquette ;
Avec elle, à ton gré, prends les droits d'un ami,
Je ne sçais point offrir ni vouloir à demi.
Et si (ce que jamais mon cœur ne pourroit croire,)
Quelque malignité vouloit ternir ma gloire,
Souviens-toi seulement, bénévole Lecteur,
Qu'en six jours j'ai voulu de Paquette être Auteur.

J'ai employé des Vers de *Roméo & Juliette*, afin de mieux confondre le noble & le burlesque, & former cette cacophonie qui ne manque jamais son effet, lorsqu'un ouvrage de cette nature est lu dans son vrai genre. Quelques fois je me suis aussi servi des mêmes constructions de phrases que celles dont se sert M. D*. De certains termes dont la propriété est déplacée ; cela moins pour critiquer, que parce qu'il est plus facile de se mettre à table au coup de sonnette que de se charger du soin de la servir. Qu'on me passe cette comparaison, je pourrois en employer une plus noble ; mais je veux donner prise aux pinces sans rire.

Pour moi, qui suis franc & de bonne humeur, je dirai tout en riant, que lorsque M. Ducis voudra tirer un sujet de son propre fond, qu'il aura assez de confiance en son génie, pour ne point l'asservir à traduire & à exhumer des monstres étrangers ; il nous donnera d'excellentes *Tragédies*. Il peut se mériter autant d'honneur sur la Scène françoise, qu'il est digne de l'estime de tous les honnêtes gens.

Amen.